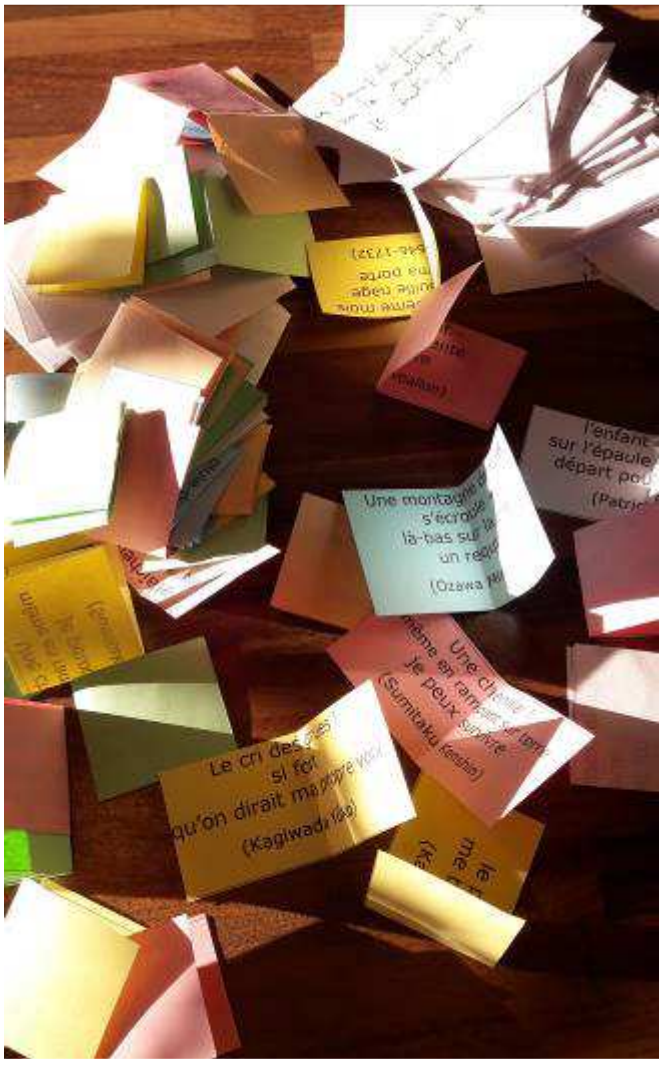
L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

N°33 - Novembre 2020

ÉCRITURE- LECTURE



ENOMOTO ET OTORI ? TU DIVAGUES !
HMM
MA VOIX EST FORTE DE NAISSANCE !
ON S'EN FOUT DES MOUCHARDS !
T'AS PEUR DES CHIENS DE YAMAGATA ET TU CROIS QUE TU PEUX BOUFFER DU RUSSE ?

L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

N°33 - Novembre 2020

Sommaire

Éditorial, *Danièle Duteil*
Sélection haïbun

Thème : Écriture-Lecture

- Lettre au naufragé, *Monique Leroux Serres* p. 7
- Lettre à mon frère Sylvain, *Françoise Kerisel* p. 9
- Les noms des livres, *Régine Bobée* p. 11
- Des maux, des mots..., *Germain Rehlinger* p. 13
- Pierre, *Martine Le Normand* p. 17

- Si la nuit d'hiver... *Marie-Noëlle Hôpital* p. 21
- Catharsis, *Jo(sette) Pellet* p. 23
- Coups de cœur, par *Danièle Duteil* p. 26

Témoignages : *Pourquoi j'écris...* Préambule de *D. D.* p. 27

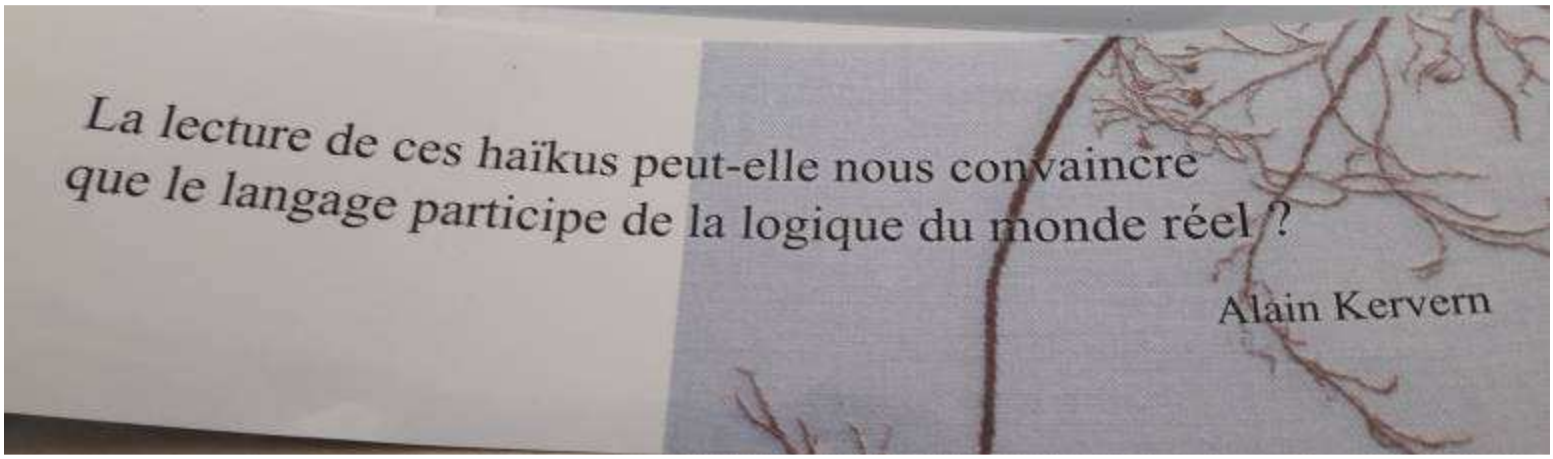
- Trois degrés de l'écriture ou Pourquoi j'écris *Georges Friendenkraft* p. 29
- Divan ou coussin ? *Germain Rehlinger* p. 32
- Pourquoi j'écris, *Monique Leroux Serres* p. 35

- De la source à la mer, un long fleuve, *Jo(sette) Pellet* p. 39
- Feuilles à foison, *Marie-Noëlle Hôpital* p. 41
- Pourquoi j'écris, *Martine Le Normand* p. 43
- Pourquoi j'écris, *Régine Bobée* p. 45
- Écrire est joie, *Monique Merabet* p. 47

Appel à haïbun ou tanka-prose pour *L'écho de l'étroit chemin* p. 50

Médias et Haïku

- Rendez-vous podcast : « 17 syllabes, tout sur le haïku » de Pascale Senk et Patrick Chompré, *par D. D.* p. 51
- « Radio Grand Ciel » et « La pierre à encre », la poésie sur les ondes, *par Christophe Jubien* p. 53



Livres

- La sagesse des masques, de Bernard Dato, par *Danièle Duteil* p. 55

Nos adhérents ont du talent p. 57

Rendez-vous 2020-2021. Assemblée Générale AFAH 2020 p. 61

Projets d'édition : Appel à haïbun et tanka-prose p. 63

Adhésion AFAH p. 65

Éditorial

Vide est l'encrier,
je rallonge avec de l'eau
pour tenter d'écrire
La couleur est plus que pâle
mais je dois bien m'en servir !

Iboshi Hokuto[1]

Ce numéro 33 de *L'écho de l'étroit chemin* est le dernier de l'année 2020. Le moins qu'on puisse dire, c'est que le bilan des mois écoulés apparaît bien sombre, oscillant entre catastrophes naturelles, attentats et regain de pandémie. Inutile de s'appesantir sur cette triste actualité si ce n'est pour espérer que tous nos efforts et nos espoirs se conjuguent pour tendre vers un avenir meilleur.

Avant de poursuivre, je voudrais rendre hommage à notre amie haïjin Hélène Duc qui nous a quittés le 8 octobre 2020, à l'âge de 38 ans. Les habitués de la communauté du haïku avaient plaisir à la lire dans leurs différentes revues, *Gong, Ploc, La Lettre de Haïkouest, La revue du Tanka francophone* ou *L'écho de l'étroit chemin*. Elle avait aussi apporté sa contribution à plusieurs recueils collectifs, de haïku, tanka ou haïbun. Mais son talent couvrait bien d'autres genres littéraires, en particulier la poésie traditionnelle et la nouvelle fantastique. Ses écrits lui avaient valu de nombreux prix et distinctions et l'écriture était son réconfort.

Deux jours avant de s'éteindre, elle avait écrit ce haïku très fort, qui restera sans doute, comme dans la tradition des lettrés japonais, son poème d'adieu ou *jisei* :

nuit étoilée
le poids de la solitude
sur mes paupières

Savait-elle, en traçant ces mots, que ses heures étaient comptées ? Aspirait-elle, en un vœu secret, à rejoindre les étoiles, âmes de ceux qui nous ont précédés ?

Son dernier recueil de tankas, *Égosiller l'aurore*, paru aux éditions du Tanka francophone en mai 2020, dit ses peines, ses désillusions, sa vision du monde contemporain, ses envies… Dans ce style magnifiquement imagé et symbolique qui souvent la caractérisait, elle confiait ses souffrances et sa soif d'évasion…

Ondée estivale
mendiant un peu d'azur
du bout des doigts
je crie fort le mot « oiseau »
et mon âme traverse le ciel

Qu'Hélène Duc demeure lumineuse dans notre souvenir et repose en paix !

---

1. Iboshi Hokuto, dans *Chant de l'étoile du Nord,* éditions des Lisières, 2019.

Nous tous sommes de simples passagers sur cette terre. Est-ce pour cette raison que nous ressentons ce besoin d'écrire ? Les recueils, les mémoires, les tranches de vie couchées sur le papier, les journaux intimes restent, sinon pour la postérité du moins pour nos proches. Une dizaine d'auteurs ont ici composé sur le thème proposé « Lecture, écriture », ou ont répondu à la question « Pourquoi j'écris ? ».

Deux haïbun sont des lettres, l'une et l'autre très touchantes : ainsi, Monique Leroux Serres, dans *Lettre au naufragé*, ou Françoise Kerisel dans *Lettre à mon frère Sylvain*. La lettre, souvent rédigée par (pour) un intime ou un ami, offre un éclairage particulier sur une relation, un état d'esprit à un moment donné… Par rapport aux autres formes d'écrits, elle est plutôt spontanée – si l'on écarte bien sûr les courriers officiels ou de circonstance. Autrefois échangée avec régularité avec les membres d'une même famille ou des personnes chères, elle créait le ciment entre les êtres. Rare aujourd'hui, elle est devenue précieuse.

Dans la pensée collective, les bibliothèques renvoient d'abord à des temples du savoir et de l'humanité, telle la bibliothèque mythique d'Alexandrie qui rassemblait les ouvrages les plus importants de l'époque antique, considérés comme un patrimoine commun. La bibliothèque était alors un lieu quasi sacré tenu par une élite, car le savoir était respecté et protégé. On se souvient aussi du chef-d'œuvre d'Umberto Eco, *Le nom de la rose* : LE livre est un objet rare, secret, enfermé jalousement dans la tour d'une abbaye bénédictine. Certains livres ne sont pas bons à mettre entre toutes les mains. Pendant longtemps, dans les familles modestes, celui qui s'isolait pour dévorer une lecture était regardé comme suspect. Le livre s'est démocratisé doucement pour gagner, dans les années 60 les bibliothèques paroissiales, « les bibliothèques pour tous » (dont Marie-Noëlle Hôpital se souvient avec nostalgie : *Si la nuit d'hiver*), les bibliothèques d'établissements scolaires quand ils avaient la chance d'en être pourvus, d'entreprises parfois. La fréquentation des librairies entrait peu à peu dans les mœurs. Plus tard, s'ouvrirent dans les grands magasins les premiers rayons « livres » qui signaient la démocratisation de l'objet. Mais encore fallait-il savoir lire. Régine Bobée (*Les noms dans les livres*) montre que tout le monde n'a pas le même accès à la lecture, et que celui-ci dépend souvent du dévouement de personnes convaincues qu'intégration et socialisation passent par la culture. Germain Rehlinger (*Des mots, des maux*) décrit la lente maturation des écrits, comment les images ou les événements s'habillent de mots presque à notre insu, et ce que ces mots portent en eux. Chez Martine Le Normand, c'est un moyen d'expression artistique autre, la sculpture, qui permet à *Pierre* de sortir de sa condition première misérable. Quant à Jo(sette) Pellet (*Catharsis*), elle explique comment un livre l'a laissée « sens dessus dessous ».

Ces pages sont illustrées de livres, tout simplement.

Une attention particulière sera apportée aux annonces : l'Assemblée générale d'abord, qui se déroulera le 30 novembre par visioconférence ; les appels à textes ensuite, la publication d'une anthologie de haïbun et tanka-prose étant prévue pour 2021. Bonne lecture !

Danièle DUTEIL

L'écho de l'étroit chemin

Novembre 2020 – http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème " lire et écrire "

Lettre au naufragé

Tu vas sûrement pester de trouver ce matin dans ta canette habituelle, non pas de la bière bien fraîche, mais ma missive enroulée. Depuis des semaines, des mois, je te vois, je te croise, te perds de vue, te retrouve. Tu promènes çà et là sur les trottoirs tes innombrables sacs plastiques et tes hardes.

Colportant aussi
un lourd pupitre pour partition
le sans-cachet

Ton naufrage devant la boulangerie du boulevard énerve souvent la marée-chaussée. Quand les îlotiers s'approchent, et qu'ils veulent t'emmener dans un havre, tu hurles, tu divagues et tu tempêtes. Tu leur interdis de t'arraisonner et tu jettes sur eux tes vilains godillots.

Interloqués, ils restent à distance un peu penauds pendant que tu réunis tant bien que mal toutes tes affaires plus nombreuses que tes bras, puis tu fends le bitume chaloupant comme un vaisseau trop plein pour aller toucher terre à quelques mètres.

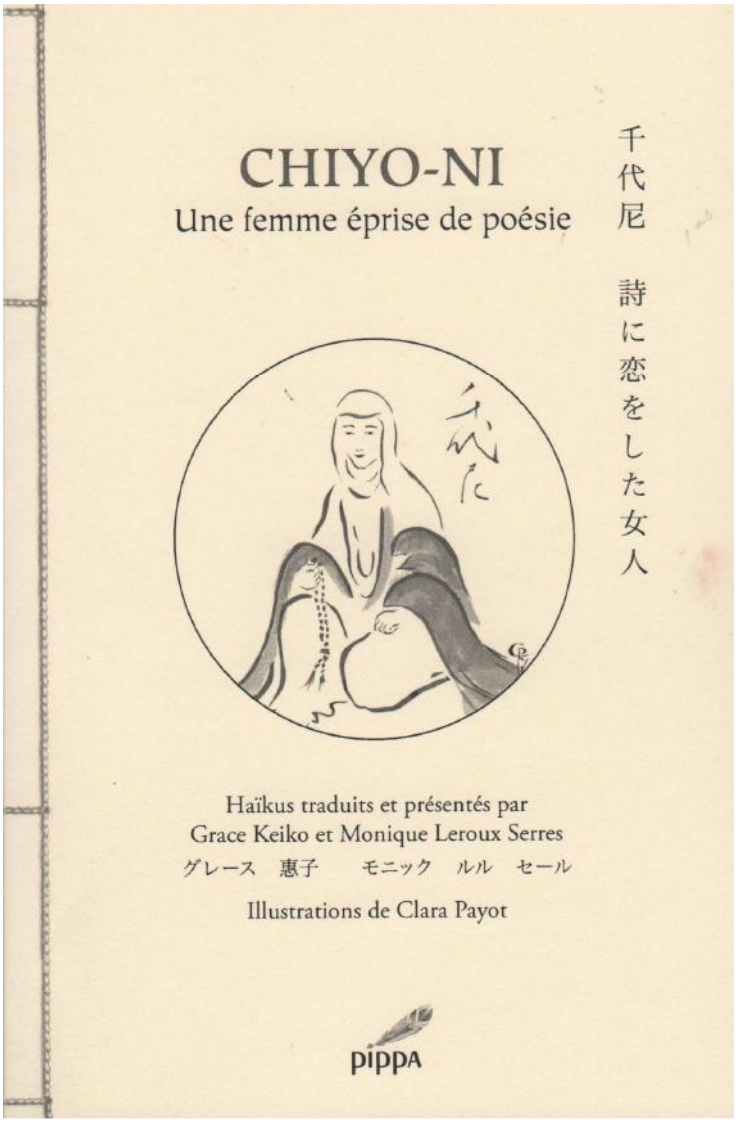
Là ou ailleurs
qu'est-ce que ça peut faire
pour un sans-ici

Sais-tu que ta navigation est un manifeste ?
que ton erre têtue nous est souffle d'air ?

Ne change rien à ton homérique tignasse, ni à ton lourd sillage.
Sans mât et sans cartes, tu affoles le nord de nos boussoles.

Alors merci !

Monique LEROUX SERRES (France)


CHIYO-NI
Une femme éprise de poésie
千代尼
詩に恋をした女人
Haïkus traduits et présentés par
Grace Keiko et Monique Leroux Serres
グレース　恵子　　モニック　ルル　セール
Illustrations de Clara Payot
pippa

Lettre à mon frère Sylvain

… Vois-tu de ces personnes sur lesquelles on veille, du coin de l'œil, peu agréables, rejetées, pétries d'un malheur précis, lourdes, jamais drôles, ne faisant aucun effort, et j'en passe ? Leur solitude….

Elles se trouvent être sur notre chemin. Comment ne pas leur prêter un peu d'attention, au passage ? Sinon qui le fera ?

Pendant le confinement, j'ai davantage l'œil sur Agnès, ma voisine du coin, toujours dans la plainte, pour une porte mal fermée, une photo égarée, un ourlet défait.

De son fils, non, elle ne parle pas, ne m'a rien dit longtemps, savait que je savais par le quartier.

Son fils bien-aimé, Alban, est en prison depuis de longs mois.

En ces semaines de confinement, appeler, rappeler Agnès, rompre son silence. Lui adresser par mail des blagues, mon poème du jour.

Offrons-lui des ailes –
haïku aux petits pieds
Voilà qu'il s'envole

Je reçois un seul retour presque gentil, devine son espérance.
On annonce la levée d'écrou pour 10 000 prisonniers. Et lui ?
15 000 sont en tout libérés. Et lui ? Et lui ?
Pas lui. Pas Alban. Salauds !
Attendre encore. En Italie aussi, il y a eu des libérations pour coronavirus…
Les faux espoirs, qu'ils ont déjà connus, font délirer Agnès.
Somnambule, elle peut mettre en alerte son immeuble vers minuit, l'insulte parfois.

À huit heures, chaque soir, elle allume des bougies aux fenêtres pour les soignants. Et elle chante. Fort.

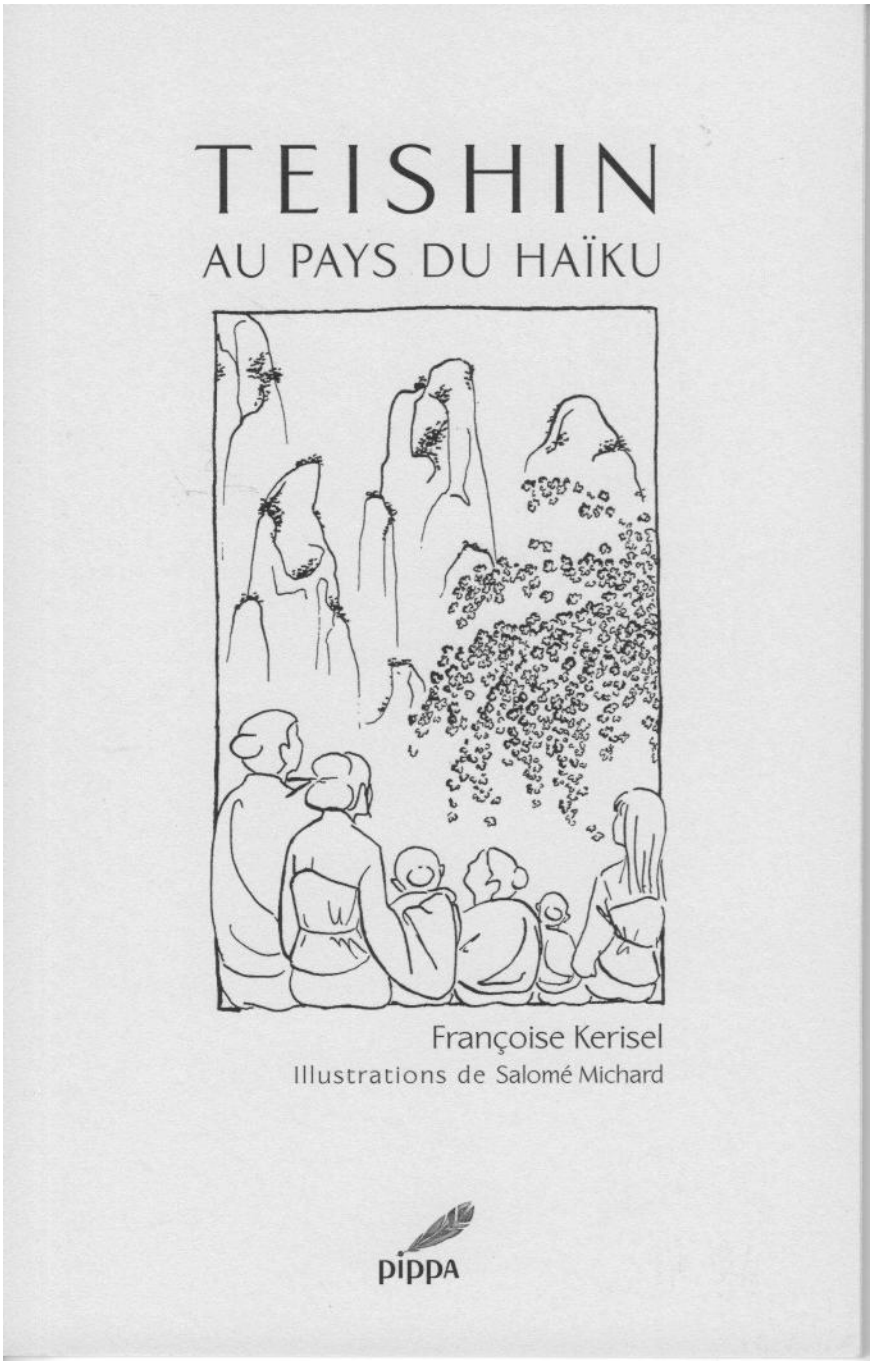
Puis elle lance ses appels, des menaces, des SOS, car elle aussi souffre.

Elle fait des vœux pour son enfant confiné, et attend le soir suivant.

D'ici, c'est sur Agnès que je veille – insuffisamment, avec quelques proches du coin, en notre réclusion tout autre.

Quand Alban sortira de prison, dans un mois, dans un an, je te le dirai.

Françoise KERISEL (France)


TEISHIN
AU PAYS DU HAÏKU
Françoise Kerisel
Illustrations de Salomé Michard
pippa

Les noms dans les livres

Le jeudi, c'est le jour où Ana fait le grand ménage de la bibliothèque chez Madame Rievière. Elle lit les titres et reconnaît les noms des auteurs, les plus connus bien sûr, et d'autres plus récents qu'elle a vus à la télé. Sur les étagères, il y a d'autres sortes de livres qu'Ana ne lit pas, des bandes dessinées, des albums illustrés, des livres pour enfants, des recueils de poèmes. En fait, ça change souvent, les livres disparaissent et réapparaissent régulièrement. Est-ce qu'elle les prête à quelqu'un ?

Lire au lit
le matin, à haute voix,
le soir, juste pour soi

En faisant le grand ménage, Ana a trouvé Billy. Pas en personne. Sous la forme d'un badge coincé dans la plinthe : Bill Rievière, écrit en-dessous du logo de la médiathèque locale. Ana n'y est jamais allée. Mais elle réalise que certains livres portent une étiquette rose, d'autres une étiquette blanche, collée au bas du dos. Elle en sort un et l'ouvre. À l'intérieur de la couverture, une pochette plastique contient une fiche rose tamponnée du logo, avec des noms inscrits les uns en-dessous des autres, en face d'une date. Des noms écrits à la main, parfois bien posés sur la ligne, parfois illisibles, scribouillés, étrangers pour la plupart. Mohamed, Joshua, Samira, Kevin, Sam, Sahra... Des noms sans visages. Prise d'une inspiration, elle se lève et regarde les photographies de groupes exposées sur le mur. Des visages sans noms. Ce Billy serait-il dans le lot ? Ils ressemblent beaucoup à ceux de son quartier, qui l'accueillent au coin de son immeuble de leur immuable ritournelle : Ho la noiraude ! Barre-toi ! Retourne chez les romanichels de Roumanichie, chez les manouches de Manouchie. Barre-toi, on te dit ! Ils rient fort, d'un rire dur, sans joie. Pas encore des adultes, pourtant déjà plus des enfants.

Atelier médiathèque
les pieds des tables réhaussés
de vieux bouquins

Ana s'était imaginé un endroit sombre et poussiéreux, un peu comme les boutiques de livres d'occasion qu'on voit sur les quais. La surprise, dès l'entrée, c'est de trouver un lieu lumineux, calme et spacieux, sous une verrière. Le parquet bien ciré luit au soleil entre les rangées de fauteuils et de tables hautes et basses, où sont installés quelques adultes d'âges variés, et un petit enfant posé sur un gros coussin. Personne n'a levé la tête à son arrivée. Il n'y a pas un bruit, hormis une page tournée de temps en temps. Tout autour courent des étagères chargées de livres de

couleurs. C'est une vision agréable, qui invite à s'asseoir et à passer un moment tranquille.

Le grand jeune homme assis au bureau de l'accueil la laisse regarder un moment, sans la déranger, puis s'enquiert : Vous cherchez quelque chose ? Puis-je vous renseigner ?

Ana se reprend, elle l'avait presque oublié. Vous connaissez Billy ?

Il pointe du doigt une plaque de cuivre, sur laquelle est gravée une inscription :

En mémoire de Bill Rievière, Directeur de la médiathèque municipale pendant vingt années.

Médaille d'or d'honneur pour acte de courage et de dévouement au péril de sa vie, remise à titre posthume, novembre 2009

- Il a défendu un garçon attaqué par une bande et pris un coup de couteau mortel. Le garçon a été sauvé. Et toute la bande arrêtée.

Au-dessus, la photo représente un homme d'un certain âge. Le même que sur toutes les photos chez Mme Rievière, en arrière-plan.

Lecture partagée
jardins secrets entrouverts
parfois, un dédale

- C'est quoi, les noms dans les livres ? Est-ce que ce sont ces garçons et ces filles-là, sur les photos ?

- Oh oui, tous ! Mme Rievière les désigne et les nomme, les uns après les autres. Sahra, Samira, Sam, Mohamed, Joshua, Kevin... Ces jeunes, ils ne lisent pas. Comment pourront-ils trouver un emploi ou faire quelque chose de bien, s'ils ne savent ni lire ni écrire correctement ? Personne ne leur parle vraiment. Personne ne les appelle par leurs prénoms. Eux-mêmes ne les utilisent pas, ils se donnent des surnoms, des diminutifs. Moi, je les appelle par leurs prénoms et je leur dis : Allez Mohamed ! Allez Samira ! Venez, on va lire. Et ils viennent à la bibliothèque. C'est ma façon à moi de rendre hommage à mon Billy qui aimait tant les mots dans les livres. Il me parle, voyez-vous, Ana. Quand ce garçon-là, ce Gérard, est sorti de prison, Billy m'a dit de m'en occuper, mais je n'y arrivais pas, je voyais toujours cette lame de couteau dans sa main quand ils l'ont arrêté. Je sais qu'il ne l'a pas fait exprès, mais je ne pouvais pas m'asseoir à côté de lui et lire avec lui, c'était au-dessus de mes forces...

De son sac, elle tire une nouvelle photo et la tend à Ana pour qu'elle la punaise au mur, à côté des autres. Un nouveau visage, plus grave, plus âgé que les autres. Ana connaît déjà le nom de ce garçon-là.

Régine BOBÉE (France)

Des maux, des mots…

Parfois les mots s'approchent comme un rôdeur ou un messager, sans qu'on connaisse leurs intentions. Ils se fraient un chemin dans les broussailles drues de l'inexprimé avant de passer à la conscience. Par un tissu d'associations improbables, des flashs, des photos sortent de la banque d'images et vous vous retrouvez dans un village malien avec des élèves il y a une trentaine d'années. On vous apprend que la pompe d'arrosage des jardins, le long du fleuve, vient de tomber en panne. Les Maliens sont fatalistes. Vous dites, avec d'autres, qu'on est nombreux, qu'on peut faire une chaîne humaine avec les seaux, qu'on pourrait même chanter. Vous le faites une fois, deux fois… puis vous abandonnez vaincus par le feu céleste. Vous vous en remettez au réparateur belge, qui passera dans un mois. Inch' Allah !

Les premiers souvenirs d'enfance sont des images figées et vers quatre, cinq ans ils s'animent comme un dessin et deviennent des histoires sur lesquelles les mots peuvent s'ancrer.

Comment représenter
la danse du vent ?
question de Van Gogh

Difficile de trouver la voix de ces mots naissants, celle de la situation, du personnage, l'émotion juste aussi et on peut mettre longtemps à l'identifier. Souvent c'est le corps qui donne la réponse. Sur la feuille, suivre les cheminements comme la plume ou le calame dessinant les lettres sur le papyrus. Moine enlumineur attablé devant un codex dans un scriptorium. Sculpteur maya gravant des glyphes dans un panneau d'une pyramide.

J'appâte le papier
pour qu'il se couche
sous mon écriture
(Anise Koltz)

Souvent la nuit écrit pour vous mais parfois au petit matin vous ne vous souvenez de rien. Quand vous étiez enfant et que vous aviez oublié ce que vous vouliez dire on vous répondait que c'était un mensonge.

Et l'on ne sait pas pourquoi ces mots-là sonnent à la porte au détriment d'autres. Il se peut que la musique, dans notre tête, s'accorde à leur phrasé. Quand elle se tait, alors les mots n'ont plus de corde sur laquelle vibrer.

Peut-être que tout se passe pendant les rêves, alors que nous entendons ces chants, que nous amarrons vers le pot au noir, que nous revoyons dans l'hippocampe les cartes foulées pendant la journée, libre des interdits. Pour que naisse de l'imaginaire ces mots inédits, dont on ne connaît pas le trajet, les seuls à nous contenter réellement. Ainsi, comme le navigateur, on se dit toujours qu'il y a plus loin une terre encore plus belle et on réembarque sans savoir si ces contrées sont inaccessibles ou si elles sont gardées par des tribus farouches, voire cannibales.

Chercheur d'or
rien à proposer
à la pesée

Dans un reportage, vous apprenez que Lawrence d'Arabie prétend avoir traversé le Sinaï à chameau en quarante-neuf heures ; son journal intime prouve qu'il a mis deux jours de plus. Pourquoi ce mensonge ? De la littérature comme affabulation ?

Ces questions avaient fait protester un collègue professeur de français :

L'affabulation préexiste à la littérature, et surtout, existe ailleurs (elle prolifère même ailleurs). La littérature la pérennise, mais il y a toujours un érudit pour la démasquer.

Ne confonds pas les genres. Il y a, non pas une, mais des littératures : Les Mémoires sont intrinsèquement menteurs, mais le roman affiche son statut de fiction et l'assume.

Il n'est qu'un imposteur, il le sait. Il ne réussit pas à écrire sur l'événement qui lui a fait prendre la plume. Bloqué par la douleur, pas à la bonne distance, des proches à protéger… Adopter un autre nom de plume ne serait qu'une démission. Ses thèmes d'écriture lui permettent d'éviter le « sujet », et comment trouver alors le souffle « juste », dans un jeu étonnant entre ces deux anagrammes ? L'écriture, la peinture n'ont souvent qu'un rôle de déplacement de l'inacceptable.

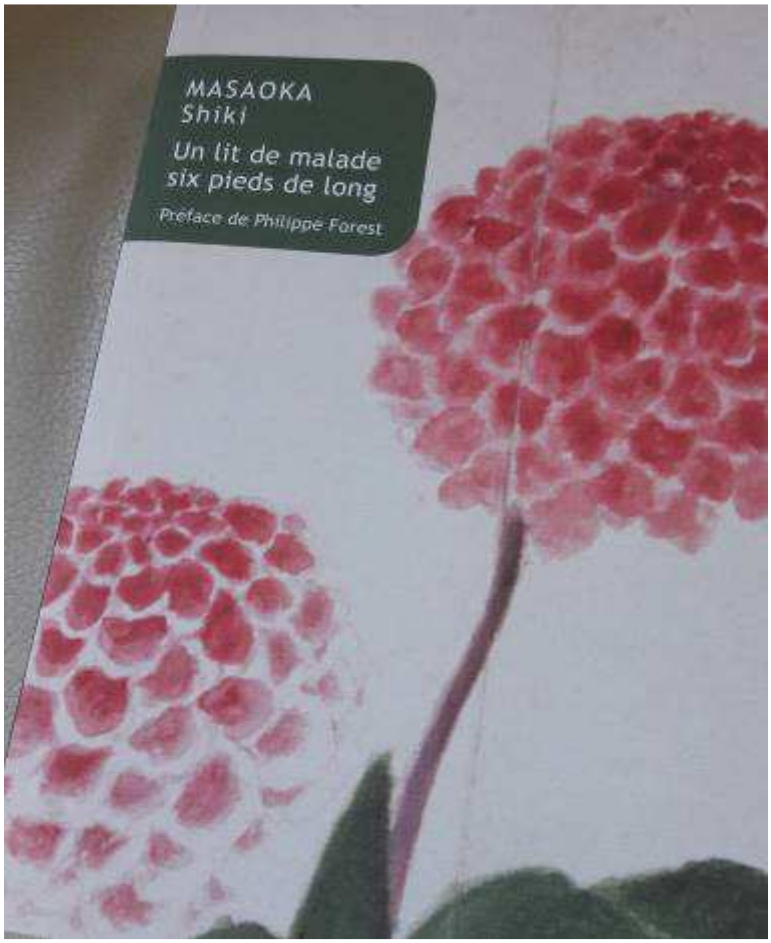
À bien y regarder, sa douleur n'est pas plus insupportable que celle d'autres et son histoire n'est qu'une histoire courante. Il n'a pas de sujet important, alors il va vers le minimalisme, le haïku. Il ferait mieux de se taire, il sauverait des arbres.

Basquiat[1] peint
un couteau dans le dos
force de l'urgence

Germain REHLINGER (France)

---

1. Jean-Michel Basquiat, né le 22 décembre 1960 à Brooklyn et mort le 12 août 1988 à NoHo (North of Houston Street) : artiste peintre américain devenu très tôt un peintre d'avant-garde populaire ; il est considéré comme le pionnier de la mouvance underground.


MASAOKA
Shiki
Un lit de malade
six pieds de long
Préface de Philippe Forest

Pierre

sculpter son bonheur –
sous les menaces des maîtres
le cancre dit non

Le père de Pierre frappait fort. Encore plus fort lorsqu'il avait bu. Sur sa femme. Sur ses six enfants, filles et garçons confondus. Mais surtout sur Pierre, le plus jeune. Encore moins désiré que les autres. Un dernier enfant de l'alcool. Abasourdi le gentil blondinet aux yeux bleus s'en prenait plein la tête. À n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, à l'heure où le père rentrait. Parfois, il couchait dans la grange avec les moutons afin que le père ne le trouvât pas.

Pierre profitait de l'école pour dormir. Alors le maître criait, lui tirait les oreilles, n'obtenant pas plus de lui. Il se traîna longtemps sur les bancs de la même classe, de claque en claque, de révolte en révolte, jusqu'à l'âge où il put quitter l'école, quitter la maison pour vivre sa vie loin des contraintes. Bricoleur, Il préférait habiter la baraque qu'il s'était construite dans les bois au bord d'une mare sans doute habitée par les sorcières. Il braconnait lapins, truites, grenouilles, écrevisses qu'il vendait aux restaurateurs. Il connaissait les champignons et cueillait rosés, cèpes, girolles, morilles, pour les proposer aussi aux restaurateurs de sa Bourgogne natale. Coupait du bois pour se chauffer l'hiver. Ramassait les plantes sauvages qu'il connaissait bien. Chapardait une poule parfois.

entre ciel et terre
ouvrir le livre d'un ange
éternité

Pour augmenter son maigre revenu il devint fossoyeur. Il avait grandi, forci, et possédait l'acharnement, l'énergie qu'il fallait pour creuser la terre. Parfois il ramassait de gros cailloux, il y en avait de beaux dans sa région et ils ne coutaient rien. Il les sculptait avec un morceau de ferraille ou un tournevis, ce qu'il avait sous la main. Son patron qui avait l'œil lui commanda un livre à poser sur une tombe Un livre dans un morceau de marbre blanc dont il lui fit cadeau à lui qui n'avait jamais pu apprendre à lire ni à écrire. Il le réalisa de son mieux avec des outils prêtés par un marbrier, s'appliquant de toute son âme pour la tombe d'un petit garçon.

Alors le patron lui commanda un ange tenant un livre. Puis un autre. Puis une pierre tombale. Une autre. Et les commandes de cimetières affluèrent.

Il avait grandi non loin de l'abbaye romane de Tournus, de ses gargouilles et chimères. Il s'y rendait souvent. Pouvait observer longuement un chapiteau, ignorant le nom du sculpteur. Le curé l'aimait bien et lui commandait de petits travaux. Il était imprégné de cet art médiéval. Ça se sentait dans les visages naïfs, ronds et barbus, dans les corps drapés de ses personnages, dans le bestiaire qu'il inventait au fil des jours. Ceux-ci devenaient de plus en plus imposants. Il avait petit à petit acquis le matériel pour aller chercher de la pierre de toutes couleurs dans les carrières : jaune en Manan, rose à Prety, blanche à Saint-Martin… Il tapait, tapait sur ses gouges, entamait la pierre, la ciselait à sa guise, avec une force et une détermination rares. Sa technique s'affirmait avec l'expérience et les conseils grappillés auprès de quelques professionnels. Parfois, tout enfariné de poussière, il ressemblait à un gros nounours, un bonhomme de neige avant de se « doucher » avec l'air du compresseur. Il ne fallait pas s'y fier, ni se mettre sur son chemin si on ne voulait pas recevoir une « danse ». Taper le caillou ne suffisait pas à décharger toute la violence encaissée. Même les flics s'en souviennent.

Quelques années plus tard il reçut la consécration qu'il méritait : un prix de sculpture romane, pour avoir réalisé un très grand pèlerin de Compostelle en pierre. Ce dernier trouva naturellement sa place dans le cloitre de l'abbaye, sa coquille Saint-Jacques sur le cœur ; il n'y avait pas meilleure carte de visite.

Se nourrir d'images
trésors sur papier jauni
livres jetés

Pierre voulait apprendre. Il lui fallait des exemples. La décharge qu'il fréquentait souvent s'avéra être pour lui une véritable bibliothèque : le gardien lui gardait tous les livres ; il put faire son éducation artistique… sans savoir lire. Ses sculptures étaient souvent des bas-reliefs : il s'inspirait de photos sur lesquelles on voyait rarement le dos des œuvres.

Pierre n'avouait pas qu'il ne savait pas lire ; il préférait faire croire qu'il avait oublié ses lunettes. Il se débrouillait pour inventer un drôle de zigouigoui en guise de signature. Les proches suffisamment attentifs s'en rendaient compte. Regrettant que ces manques l'entravent autant dans ses démarches avec les administrations. L'un d'eux, avec qui il était devenu très ami, lui proposa, un soir un peu plus arrosé que les autres au chardonnay rouge du village voisin, de prendre des cours avec une gentille

dame en retraite qui avait été l'institutrice de ses filles. Il fit plus que lui proposer, il insista, trop sans doute, prit rendez-vous pour lui… et ne revit jamais Pierre, pas plus que l'institutrice qui ne lui donna qu'une seule leçon de lecture.

Il frappe la pierre
se dépasse à chaque coup –
tracer son chemin

Martine LE NORMAND (France)

L'écho de l'étroit chemin
L'escalier
L'écho de l'étroit chemin
Moyens de transport – Humour

Si la nuit d'hiver…

Hibernation printanière… Les rares moments de ma vie où j'ai eu du temps de lecture au long cours, où j'ai pu gravir La montagne magique de Thomas Mann, engloutir les pavés russes, plonger dans les ouvrages à feuilles diaphanes de la Pléiade, seraient-ils revenus grâce au confinement ?

Hélas ! Ils ne sont pas sous la main. Bibliothèques et librairies ont fermé leurs portes.

Linceul sur la ville
anesthésie générale
de la planète.

Je me jette alors sur des livres de poche défraîchis, j'exhume de vieux bouquins aux pages jaunies gisant dans des cartons. J'y trouve des nouvelles fantastiques, policières, une drogue pour oublier l'angoisse du présent. Et si le virus mutait ? Si l'assignation à résidence s'éternisait, si la persistance du COVID-19 nous condamnait à l'enterrement social pour préserver la vie physique ? Si la nuit d'hiver se prolongeait indéfiniment ?

Lorsque je pénétrais dans une bibliothèque, j'étais prise d'une excitation spéciale, d'une singulière fébrilité car en ce lieu s'étaient déposés lentement, au fil des siècles, les strates successives de la connaissance, les mille-feuilles de la fiction, une manne immense. Je garde un souvenir ému des « Bibliothèques pour tous » de mon enfance, où des demoiselles d'âge indéfinissable, comme les livres sur lesquels elles veillaient, confiaient à mes petites mains les premiers classiques, des contes ou des histoires de chevalerie. Derrière une vitre trônaient des romans des célébrités de l'époque, Cronin ou Cesbron, mais aussi des ouvrages d'art. Et je rêvais longtemps sur un portrait de Renoir, doux et sensuel, sur un petit prince de Goya, carnation lumineuse, vêtements cramoisis, somptueux, visage aux grands yeux profonds, sur un paysage automnal, évanescent de Sisley, l'impressionniste…

Naguère d'épais dictionnaires, de lourdes encyclopédies semaient à tout vent les mots comme fleurs de pissenlit, pétales d'arbres au printemps…

Jadis, dans les paquets de vermicelle, on trouvait des lettres qui finissaient en potage. Les chairs enfantines se nourrissaient de l'alphabet.

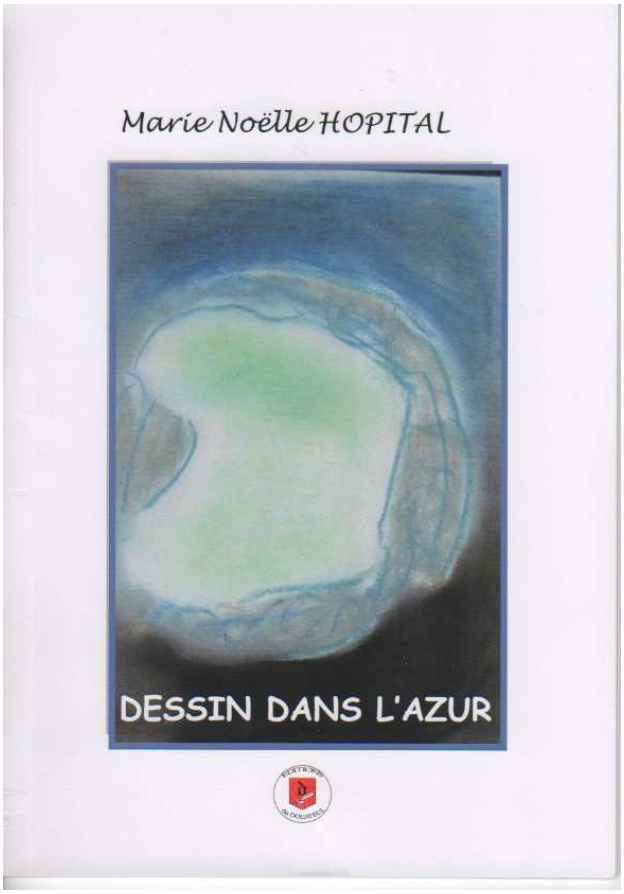
Les livres volumineux pesaient d'un poids considérable sur les rayonnages des libraires, gardiens de pages innombrables.

« Les nuages, les merveilleux nuages » des poèmes en prose de Baudelaire, nébuleuses verbales denses et diffuses s'ébrouaient sur le papier, mais à présent les mots s'envolent sur internet, s'éparpillent, se laissent prendre au filet du « cloud ». Les poèmes voyagent sur la toile, ils empruntent la route des airs.

L'incarnation et l'impression des livres… seront-ils de retour avec l'été ? Quand sera terminé l'hiver printanier ?

Corps dans le coma
le réveil émerveillé
d'un nouveau Lazare.

Marie-Noëlle HOPITAL (France)



Catharsis

Tourbillon d'oiseaux
dans un rugissement d'ailes
le ciel s'ensauvage

Je les ai pris en pleine figure. Leurs pattes griffues se sont accrochées à mes cheveux, leurs becs m'ont lacéré les tripes et leur férocité m'a coupé le souffle.

Ah Jim… Tes *oiseaux de l'hiver*[1] m'ont laminée, lessivée, essorée, assommée, me laissant sens dessus-dessous.

Jamais je n'avais lu histoire plus noire et en même temps un tel hymne à l'amour filial. L'image du père, mutilé par un accident de travail et au chômage, ravagé par la misère et les humiliations, m'a touchée au cœur. Et ses accès de folie furieuse, avec leurs répercussions sur la mère et les enfants, m'ont moi aussi atterrée et sidérée.

La violence de cet huis clos familial, qui commence au repas du soir et se poursuit dans les alcôves, s'est fichée dans mon corps, mon ventre. Et la capacité de résilience de Danny, dont l'enfance est massacrée, m'a stupéfiée et donné des frissons.

Chaque page de ton récit s'est imprimée en moi en lettres de feu, la rage le disputant à la compassion. Le martyre de Danny, malmené alors qu'il est hémophile, celui de sa mère, insultée et brutalisée chaque fois qu'elle refuse de se soumettre aux lubies de son époux, m'ont hantée jusque dans mes rêves, réveillant échos et résonances.

Peu à peu cette masure délabrée et isolée au cœur d'un hiver trop rude, le courage de cette mère qui encaisse insultes et coups sans se plaindre et essaie de protéger ses enfants, la peur de ces derniers, toujours l'oreille aux aguets et se figeant aux bruits de moteur annonciateurs du retour du père, leurs regards inquiets quand ils repèrent sur son visage les prémices d'une explosion imminente, m'ont oppressée, accablée, puis me sont devenus insupportables.

Je me suis alors glissée dans ton histoire pour la poursuivre à ma manière, la tricotant avec d'autres qu'il m'a été donné de connaître au fil de ma trajectoire.

J'ai guetté le gamin au bord de la rivière, là où il se réfugie toujours quand les drames familiaux atteignent leur paroxysme, que les beignes pleuvent et le sang coule. Je lui ai trouvé un endroit où passer la nuit : une vieille canalisation, qui pue un

---

1. *Winterbirds*, de Jim Grimsley, 1984, traduit par la suite de l'américain en français par Annie Saumont et publié chez 10/18.

peu mais où il est en sécurité. En effet, même si le père venait à découvrir cette cachette, ce qui est fort peu probable – ivre comme il l'est –, sa carrure ne lui permettra pas d'atteindre Danny dans le tuyau étroit. En outre le garçon y sera à l'abri de la neige et hors de portée des cris, imprécations et injures. Il n'y entendra guère que le hululement familier de la hulotte, le chant de l'eau et, aux aurores, celui des oiseaux.

Et puis il n'y est pas complètement seul, mais en compagnie d'un vieil ours pelé, son confident de longue date, avec qui il peut partager tourments et chagrins.

Cette fois Danny a atteint ses limites et semble avoir choisi une autre issue que celle de rentrer à la maison, se taire et attendre les prochains sévices. Mais, si jeune et démuni, aura-t-il le courage de se tenir à cette décision, ou la loyauté filiale l'emportera-t-elle une fois de plus ?

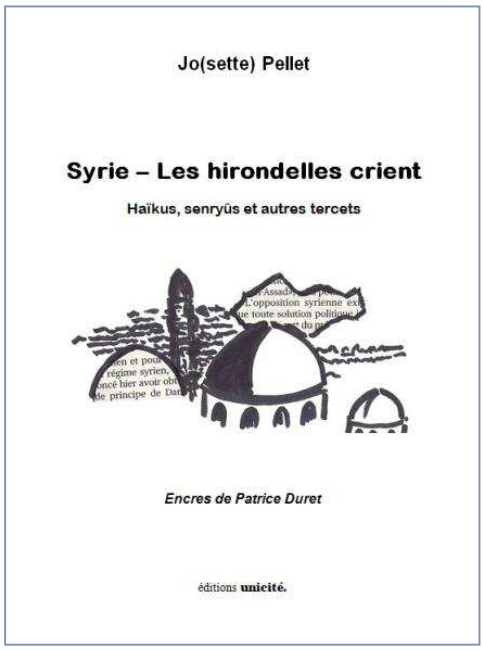
D'ailleurs toi, Jim, quelle a été la suite de ta vie ?

Quoi qu'il en soit, je suis reconnaissante au hasard – à moins qu'il ne s'agisse d'une synchronicité ? – de m'avoir fait tomber sur ton bouquin dans une Boîte à Livres. Reconnaissante que nos chemins et plumes se soient rencontrés et que nous ayons pu faire quelques pas ensemble.

Qui sait, peut-être nous rencontrerons-nous encore de l'autre côté de la rivière ?

Sur la page blanche
sur le champ de neige fraîche
laisser une trace

Jo(sette) PELLET (Suisse)



Naître et Renaître

Collectif francophone de haïkus dirigé par
Danièle Duteil

Illustrations
Giovanni Fanelli

pippa

Coups de cœur

Lettre au naufragé, de *Monique Leroux Serres*

Des maux, des mots, de *Germain Rehlinger*

Les haïbuns de ce numéro sont tous très intéressants à différents titres, mais deux d'entre eux résonnent plus particulièrement pour moi à la lecture.

Le premier, *Lettre au naufragé*, missive adressée à un sans-abri et sans cachet, simplement, amicalement, m'a séduite. C'est vrai qu'on finit par les aimer ces « sans-ici », tellement bien nommés ainsi par Monique Leroux Serres. Quelle belle idée de glisser un petit mot de sympathie dans la canette de bière du saltimbanque des rues, ce « fidèle au poste » si bien intégré dans le paysage urbain ! – un comble quand on songe que le SDF est le symbole criant d'un échec de l'intégration…

Cet homme aux semelles de vent est extrêmement attachant. Même beau, avec son « homérique tignasse », son « barda » sur le dos, et ses coups d'humeur. Qu'au moins, dans sa misère matérielle, il ne soit asservi à personne, car il a placé sa liberté au-dessus de toute autre valeur. Merci à Monique ne nous offrir un « arrêt sur image » cadrant un de ces invisibles : mieux les connaître pourrait nous faire grandir.

***

Le second, *Des mots, des maux,* de Germain Rehlinger, se penche sur le processus de création, littéraire ou artistique, véritable aventure qui nous embarque vers l'inconnu. Le questionnement ici est intéressant : Comment les mots et les images se transforment-ils en histoires ? Est-ce que la « pâte » lève pendant le sommeil ? L'œuvre résulte-t-elle d'une sorte d'alchimie entre rêve et réalité ? À ces questions, l'auteur répond en partie : « Souvent c'est le corps qui donne la réponse », qui fait entendre une musique qui sonne juste à l'oreille et qui guide la main.

Le texte interroge aussi sur la vérité en littérature : il n'y a pas une vérité mais des vérités – et des mensonges – qui s'entrecroisent pour faire sens, pour mettre à distance une histoire personnelle, trop sensible parfois.

J'ai beaucoup apprécié le paragraphe final du haïbun, une chute pleine d'humour et d'autodérision.

D. D.

Témoignages : Pourquoi j'écris ?

Comme le thème de ce numéro porte sur la lecture et l'écriture, l'occasion est donnée de se poser la question « Pourquoi j'écris ? ».

Parmi les nombreuses raisons qui pourraient pousser quelqu'un à prendre la plume, il en est une qui revient régulièrement : le désir de laisser sa trace, de témoigner d'une vie, des liens tissés avec les personnes qui ne sont plus afin de continuer de les faire vivre… Il se trouvera toujours un regard ou une oreille pour recueillir les mots, mémoire d'un passage et de moments partagés, en complicité ou non. L'écriture est en fait une manière de renaître et de faire renaître. Boris Cyrulnik, dans *La Nuit j'écrirai des soleils* (Odile Jacob, 2019), considère l'écriture comme une partie essentielle du processus de résilience.

Ainsi, Bernard Dato débusque dans son environnement bien des trésors qui résonnent pour se faire langage… Comment résisterait-il à cet élan qui lui souffle de fixer sur la page ce qui palpite encore si près de lui ?

> Ce qui « a été » imprègne les murs, infiltre les fissures, pénètre les objets les plus quotidiens sur la table basse, consolide les volets les plus abîmés et la peinture qui s'écaille. Ils sont là tous ces moments vécus, les nôtres comme ceux des autres, bien cachés mais toujours à portée. Cherchons sous les plinthes les plaintes passées, sur le crépi des vieux murs les éclats de joie disparus…
> … là est peut-être notre richesse.
>
> vent marin —
> dans les chalets fermés
> tant de saisons

Les sept témoignages envoyés sont extrêmement touchants. Ils disent combien l'écriture compte dans l'existence. Elle est respiration, évasion, refuge, (ré)création, voyage dans le temps, empreinte de soi et des autres, et donc vecteur de transmission, joie profonde…

Pour Georges Friedenkraft, « On écrit d'abord parce qu'on est un être humain. ». L'écriture était à l'origine utilitaire, puis on est passé « à l'écriture émotionnelle et affective ».

Germain Rehlinger estime de son côté qu'« On écrit contre l'oubli, dans un devoir de mémoire ». De fait, nombre d'écrivains voient dans l'écriture une manière d'opposer la permanence à l'impermanence. Benjamin Hoffmann, par exemple, dans *Les paradoxes de la postérité* (Les Éditions de Minuit, 2019) avance cette hypothèse :

> Certes, nous allons mourir, et nos parents, et nos grands-parents et nos frères et sœurs aussi. Mais à cet anéantissement, nous croyons qu'il est possible d'opposer une forme de permanence qui le nie ou du moins le relativise en préservant quelque chose de nous-même qui ne disparaîtra pas.

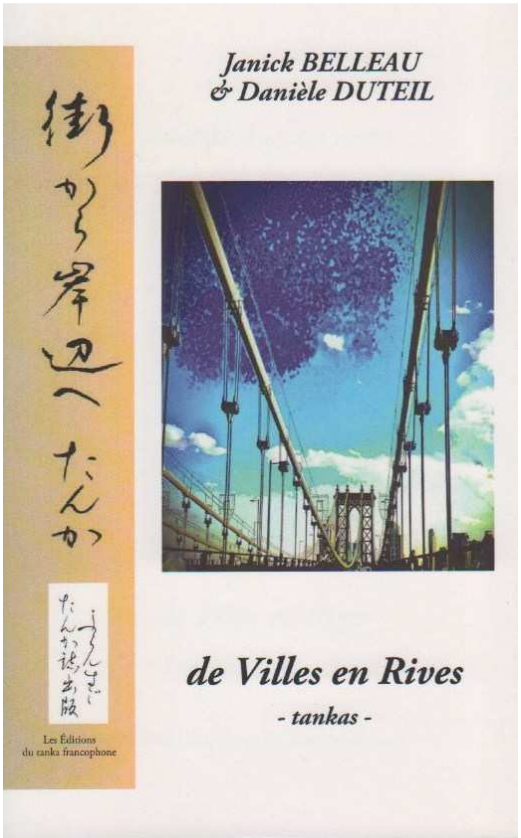
Monique Leroux-Serres prétend aussi que l'écriture est « une façon de préserver le vécu », tandis que Jo(sette) Pellet ajoute : « …écrire me permet de vivre un événement au minimum deux fois ! » ; elle assure que l'écriture est également le meilleur outil pour identifier et clarifier ses pensées.

Ce même sentiment est présent chez Marie-Noëlle Hôpital qui précise en outre qu'elle écrit « pour respirer » : « L'écriture coule de source. Sans elle, je ne serais plus au monde, ou si peu. ».

Si plus loin Martine Le Normand titre « L'écriture arrive comme le vent, passe comme la vie », Régine Bobée met en exergue l'aspect ludique de l'exercice : « Écrire n'a jamais été pour moi une nécessité ou une thérapie, c'est d'abord une récréation, parfois un défi. ». Et Monique Mérabet d'enchaîner sur cette belle pensée : « …l'écriture, pour moi, va au-delà de la nécessité ; elle est acte de création et d'amour. ».

Il est toujours possible de m'adresser d'autres témoignages pour le prochain numéro de *L'écho de l'étroit chemin*, avant le 15 janvier : echo.afah@yahoo.fr

D. D.



Trois degrés dans l'écriture ou pourquoi j'écris ?

Par *Georges Friedenkraft*[1]

Si l'homme a pu se prévaloir
d'être plus qu'australopithèque
c'est en condensant son savoir
dans de belles bibliothèques

Je pense qu'il y a, pour écrire, plusieurs raisons et plusieurs degrés.

On écrit d'abord parce qu'on est un être humain.

Si c'est le développement du langage oral qui a largement contribué à nous séparer intellectuellement de nos proches cousins chimpanzés, dans la plupart des sociétés humaines, la transmission orale a très vite été complétée par une transmission écrite. Plus permanents, plus stables, les signes écrits permettaient de donner au langage et aux connaissances qu'il porte, des mémoires artificielles, celles des inscriptions sur les pierres, puis sur les papyrus, les parchemins ou les papiers, celles des livres des bibliothèques et, de nos jours, des ordinateurs. C'est sans doute par ces mémoires artificielles[2], et par la technologie qu'elles permettent, que l'espèce humaine se distingue le plus de ses cousins anthropoïdes. Cette écriture concrète et réaliste est la résultante d'une pensée analytique et rationnelle, qui permet à l'espèce humaine de dominer le monde par ses aptitudes techniques et scientifiques.

Mais une fois acquise cette capacité à écrire, l'espèce humaine n'a pas pu s'empêcher de l'utiliser pour d'autres raisons que des raisons purement technologiques ou utilitaires. Ce qui permettait à l'origine d'écrire des signes pour la chasse ou la localisation des terrains agricoles, et aussi d'exprimer des sentiments. De l'écriture utilitaire, on passait alors aisément, lors d'un second degré de l'écriture, à l'écriture émotionnelle et affective, celle qui sous-tend une bonne part de

---

1. Georges Friedenkraft, poète, est aussi Georges Chapouthier, auteur scientifique.
2. Laguës M., Beaudoin D., Chapouthier D., *L'invention de la mémoire, - Écrire, enregistrer, numériser,* CNRS Éditions, Paris, 2017.

la littérature en général, et de la poésie en particulier. D'où les innombrables écrits consacrés, par exemple, aux émotions de la nature, aux plantes et aux animaux qui la peuplent[3] ...

Ma bibliothèque
ce sont mes livres d'école
et les champs de blé

Enfin, troisième degré, la nature est aussi un miroir de nous-mêmes. Ce retour sur nous-mêmes peut déborder dans notre imagination. De la connaissance scientifique du monde, puis de la contemplation et de l'émotion qu'elle procure, l'écriture, et la pensée qui la sous-tend, basculent alors dans la créativité[4] et la rêverie gratuite, dans les vertiges de l'imaginaire. Du spectacle de la nature, et sans oublier de s'y référer en permanence comme un cadre existentiel ou comme un support, l'écriture devient alors l'exposé des émotions les plus intimes, l'expression des désirs les plus fous, la suggestion impérative des amours les plus osés, l'orage des passions extrêmes qui baignent nos vies. Du réalisme dont elle était partie, l'écriture bascule alors dans l'imaginaire qui, depuis la révolution surréaliste, peut être conjugué à l'irrationnel, voire à l'impossible apparent. Cette ouverture illimitée à toutes les facettes de l'être se manifeste aussi bien dans les formes les plus amples de la poésie que dans ses formes brèves ou lapidaires comme le haïku ou le tanka.

Nous étirerons
le soutien-gorge de l'aube
indéfiniment

Voilà donc qu'émerge une forme d'écriture qui séduit particulièrement les poètes d'aujourd'hui. Par son ouverture à tous les chemins du rêve, jusqu'aux plus inattendus, l'écriture poétique devient sans doute la plus accomplie, la plus profondément humaine, des formes d'écritures. Et, puisque nous sommes ici en territoire poétique, c'est sur cette dernière forme, celle qui personnellement me passionne le plus comme poète, que j'aimerais conclure.

Ton regard m'a plu
ton rire fond dans ma bouche
entre miel et mot

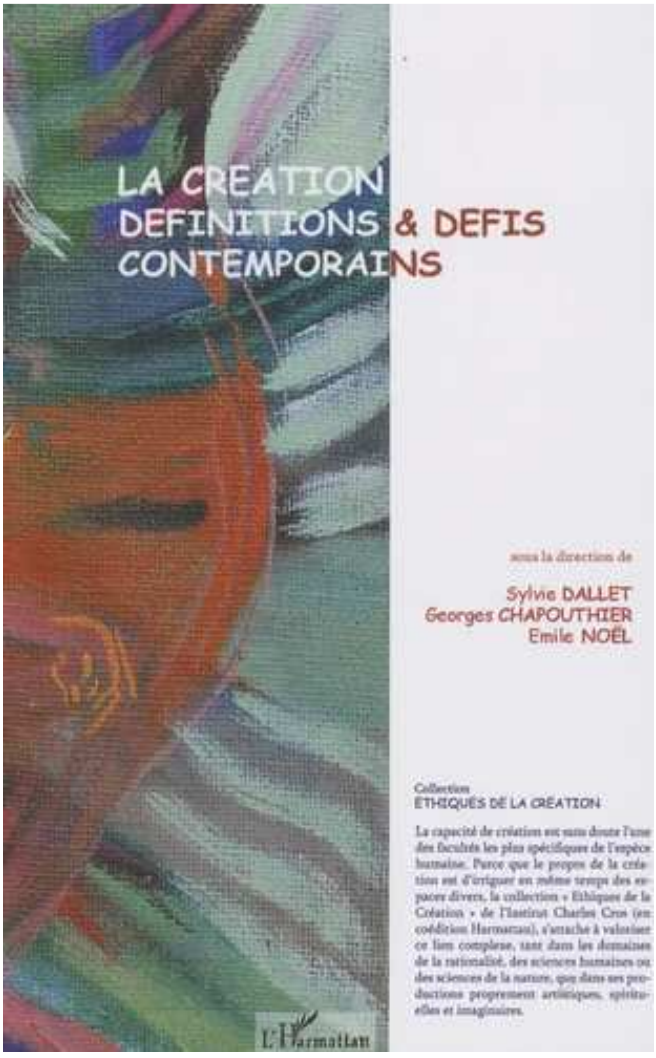
Georges Friedenkraft (France)

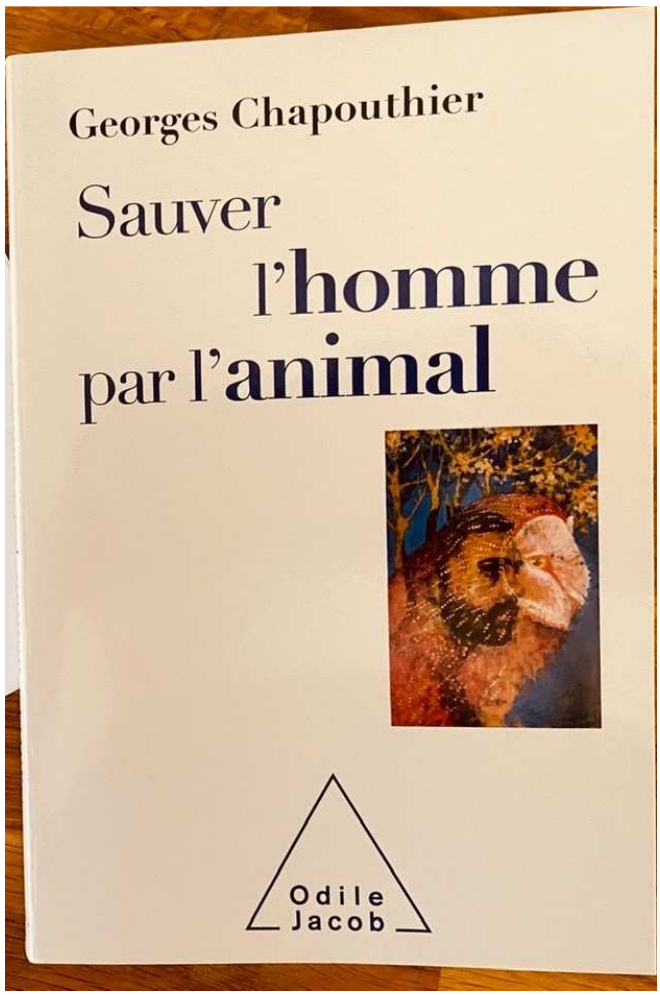
---

3. Chapouthier G., *Qu'est-ce que l'animal ?* Collection "Les petites pommes du savoir", Éditions le Pommier, Paris, 2004.
4. Dallet S., Chapouthier G., Noël E. (sous la direction de), *La création – définitions et défis contemporains*, L'Harmattan, Paris, 2009.

Dernière minute

Une triste nouvelle : Georges Chapoutier (Friedenkraft) vient de m'annoncer le décès de son épouse Wan Hua, survenu le 4 novembre 2020 « après 50 ans de vie partagée ». Les membres de l'AFAH et moi-même nous associons à sa douleur et lui présentons, ainsi qu'à sa famille, nos sincères condoléances. Nos pensées affectueuses et amicales les accompagnent en cette pénible circonstance.





Vient tout juste de paraître.

Divan ou coussin ?

Par *Germain Rehlinger*

Si tu comprends, les choses sont comme elles sont.
Si tu ne comprends pas, les choses sont comme elles sont[1].

Pourquoi j'écris ? La question en recoupe sans doute une autre : « Quand ai-je commencé à écrire ? ». Je le sais très exactement, c'était vers mes trente-cinq ans. À cette période de ma vie il était vital de trouver une échappatoire à mes problèmes et questions, celles qui m'ont fait replonger vers mes cinq ans, au décès de ma mère et à ses conséquences. Je n'en dirai pas plus car l'autofiction a ses limites et d'ailleurs je ne publie pas tous mes textes. Demandez à Emmanuel Carrère et à tant d'autres. J'ai écrit par substitution, pour me sauver, dans les deux sens du mot. J'aurais pu, aussi bien, aller vers un autre dérivatif, comme la peinture ou la course à pied. D'ailleurs, à cette période, j'ai aussi commencé à pratiquer l'escalade. Ces activités sont moins chères qu'une psychanalyse.

À cette question
tu as répondu : catharsis
et pour te purifier
trop beau mais j'ai encore
tant d'ablutions à faire

Et j'ai arrêté d'écrire pendant plusieurs années. Avant d'aller vers plus de fiction et m'éloigner des raisons initiales au profit de « mes valeurs » : transition écologique, Orient réel ou rêvé. Il m'est arrivé de m'oublier, complétement absorbé par mots et idées, et de recevoir un coup de téléphone du kiné, me rappelant que j'avais rendez-vous il y a dix minutes. Pas fier mais heureux d'avoir échappé au joug du temps et d'avoir vécu avec passion.

Avant d'écrire la forme s'est imposée : la poésie, et j'ai relu ou découvert Rimbaud, Verlaine, Michaux, Roberto Juarroz (Poésie verticale), Jaccottet, Anise Koltz..., les auteurs chinois (grâce à Claude Roy) et enfin les haïjins.

Jusqu'à la fin
elle grattait la terre
j'aligne des mots
quand le corps l'a arrêtée
il n'y avait plus de raison

---

1. Proverbe zen.

Actuellement je suis un peu dans la position de ma tante, à écrire contre le temps, à apprivoiser et occuper ce temps, même si l'entreprise est vouée à l'échec. Je n'ai pas encore trouvé d'autre voie. On retombe sur la recherche d'une solution, sans doute en pure perte. Dans l'absolu il n'y en a pas car la mort est au bout. On écrit contre l'oubli, dans un devoir de mémoire : les histoires de guerre, la vie de mes morts, mes origines familiales m'inspirent beaucoup. Et contre l'âge, la vieillesse, tant qu'on en a encore les moyens.

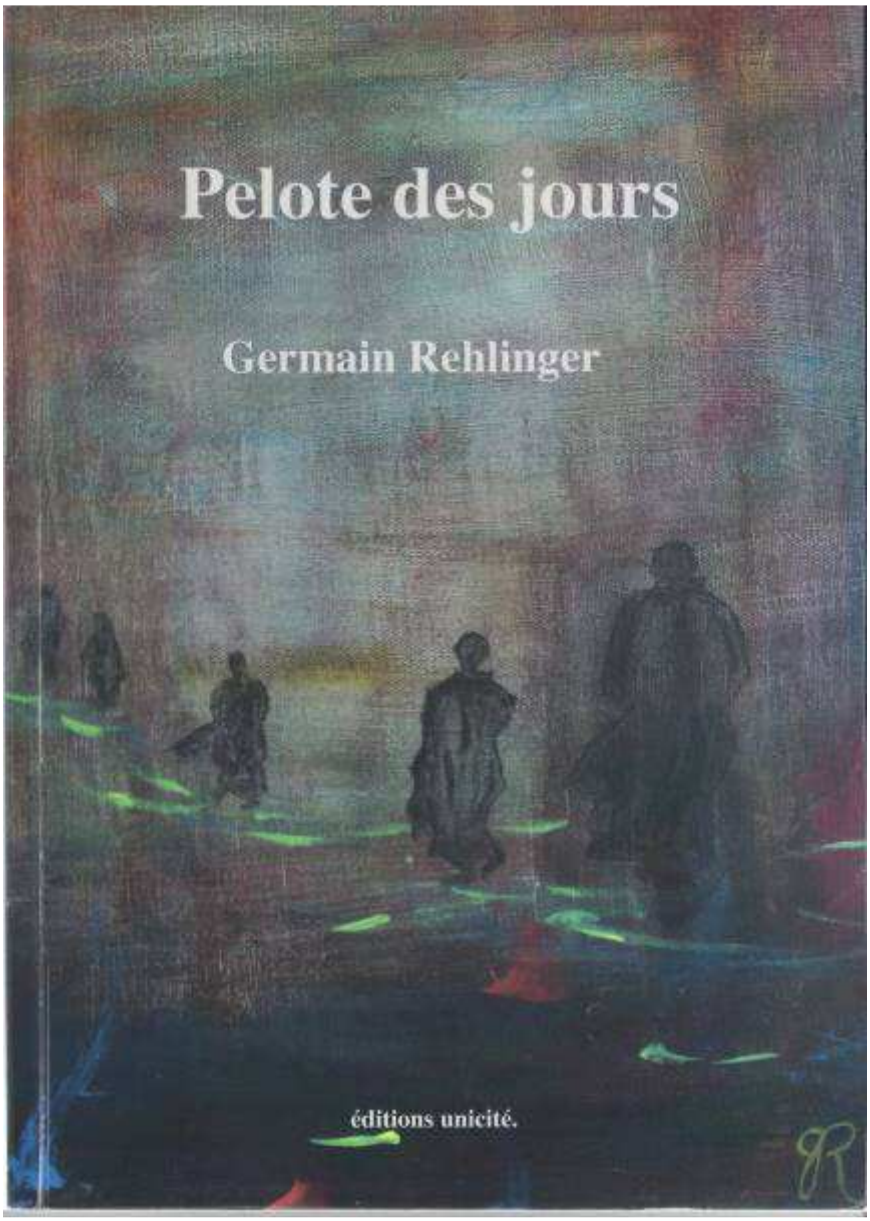
L'esprit part dans les pensées de façon obsessionnelle et il faut lui donner une charrue à tirer pour qu'il se calme. Paysan. Tais-toi colère ! L'écriture devrait devenir une forme de méditation. Ou alors je devrais acheter un *zafu* et me poser dessus pour accepter le proverbe d'en-tête.

Je sais, ce n'est pas très réjouissant, mais comme dit Anise Koltz, ce n'est pas moi qui vais vous parler de petites fleurs, même si un perce-neige ou un coquelicot fleurit un de mes haïkus.

De plus en plus j'éprouve du plaisir devant un texte où j'ai atteint mes « limites d'écriture », par rapport à mes capacités. Un peu comme un sportif satisfait de sa performance, même s'il a été battu. Leçon d'humilité, il ne me reste plus qu'à gratter. Et même si je suis « content » je ne suis pas dupe de la qualité très relative de ma petite production. Il m'arrive de lire de grands auteurs !

Une fois
toutes les feuilles pliées
le mot ZEN

Germain Rehlinger (France)


Pelote des jours
Germain Rehlinger
éditions unicité.

Pourquoi j'écris ?

Par *Monique Leroux Serres*

Vaste question...

Avant tout, je pense que cette envie, ce besoin d'écrire qui m'a accompagnée toute ma vie, depuis la préadolescence, trouve ses sources dans l'enfance.

D'abord, pour pallier, me semble-t-il, le fait de ne pas pouvoir parler avec mon entourage de ce qui m'émouvait, m'effrayait, m'émerveillait. Dans le milieu où je vivais, on n'exprimait pas ses sentiments. On ne parlait ni de ses émotions, ni de ses désirs. La vie, c'était résoudre les problèmes du quotidien : travailler pour vivre. Les enfants de toute façon n'avaient pas vraiment droit à la parole.

Heureusement, en pension, il y avait une bibliothèque. J'ai découvert la lecture : les romans d'abord, les grands auteurs de la littérature française, et plus tard, dans l'adolescence, les documentaires sur l'histoire, les autres pays, les grandes figures de l'humanité...

Je trouvais exprimé dans ces livres des choses qui m'habitaient ; ils mettaient des mots sur mes aspirations, sur la joie et la tristesse de vivre... D'autres personnes, ailleurs, ou dans d'autres lieux, pensaient des choses que j'avais envisagées, ou disaient des choses que je ne savais pas exprimer...

Et je pense que le fait de fréquenter assidûment les livres, m'a donné l'envie d'écrire, d'entrer dans cette conversation à distance et universelle.

L'autre source, – dans la mesure où l'on peut être conscient de toutes les causes qui nous gouvernent – c'est la mort de ma sœur aînée avant ma naissance.

J'ai été élevée par des parents en deuil, pour qui désormais chaque enfant vivant était en potentiel danger de mort. J'ai grandi à leurs côtés avec le sentiment très profond que tout pouvait s'arrêter à tout moment, et la lancinante question : « Alors, à quoi bon ? »

Je crois que d'emblée, sans que j'en aie conscience au début, les livres m'ont paru comme une façon de préserver le vécu.

Il est vrai que le genre qui m'a toujours le plus accompagnée, c'est l'écriture autobiographique : le journal, les notes, les poèmes... (*L'alphabet à l'ombre de ma mère*[1] ; *De fougère en libellule*[2]).

Si je suis passée de temps à autre par le récit (*La Visiteuse*[3] ; *Cendre et rosée*[4] ; *Petites Épiphanies*[5]), c'était pour écrire des choses très profondes, que je voulais mettre à distance.

Plus tard, le haïku a été pour moi une révélation car il permettait de fixer une émotion instantanée sans avoir à raconter les longueurs (*Jour au petit point*[6] *; Chiyo-ni, une femme éprise de poésie*[7]).

Avec le haïbun mêlant prose et haïku, je fixe aussi des expériences, des questionnements personnels, dans une fibre autobiographique.

Même si je les apprécie chez les autres, je n'utilise pas pour moi-même l'écriture pour l'écriture, l'écriture jeu : jeux de mots, de sonorités. Et quand je le fais, rarement, pour un appel à texte précis, le texte produit ne me tient pas à cœur.

Contrairement à beaucoup, je n'ai jamais eu la fascination de « l'écrivain » : l'être complet, abouti, porte-parole d'une culture, d'une époque, adulé, couvert de prix...

J'ai au contraire toujours été fascinée par les gens... qui n'écrivent pas ! Qui n'ont pas besoin d'écrire ! À qui la vie suffit, qui n'ont pas besoin d'avoir cette rambarde pour tenir debout, qui savent faire avec la vie sans béquille, sans artifice, sans doublure !

Comme j'aimerais être l'une d'eux !

Parfois, avançant en âge, j'y arrive un peu. Comme j'aimerais vieillir, en contemplant le monde, les personnes, sans avoir à l'écrire, sans cette fatigue de tenir carnets, cahiers, taper, corriger, retravailler, chercher un éditeur, et des lecteurs !

Petit à petit, j'avance sur la bonne voie... avec le haïku maintenant, et plus tard, j'espère, avec seulement du blanc...

À moins que...

Parfois je n'écris pas
et aller me suffit
Je lave, je cuisine, jardine
je compte, je pèse
je nage, je marche
je bavarde, je ris...
jusqu'à ce qu'un pétale
un nuage, une écume
me ramène à la page blanche

Parfois je n'écris pas
Je n'écris rien parce que
papillon, menthe, pluie
lilas, chaise, chaussure,
valise, étoile, galet...
Aller me suffit
jusqu'à ce que
une craie, un flocon
me ramène au blanc de la page

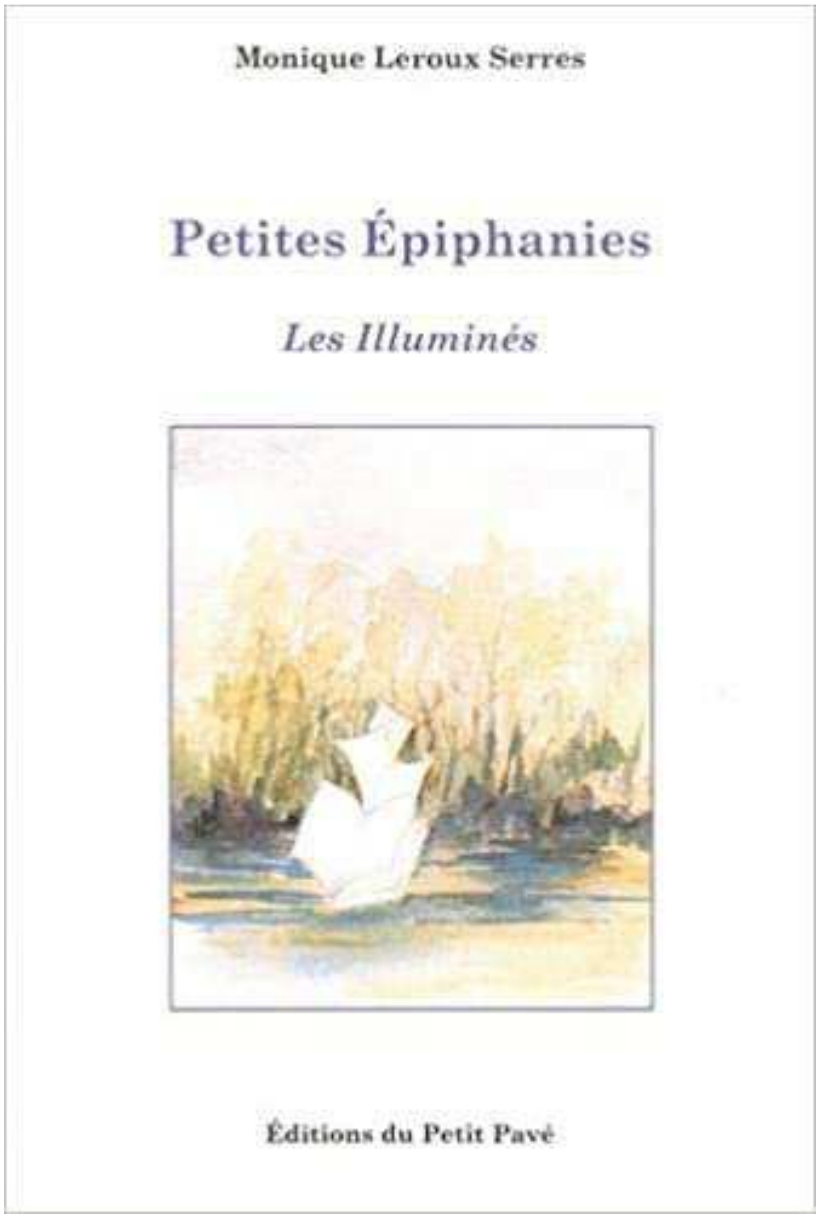
Parfois je n'écris pas[8]
Aller me suffit[9]
J'en oublie que j'ai écrit
Je ne sais plus si j'écrirai
Tous ces petits cailloux
semés à l'encre sur papier
à quoi bon ?
Revient-on jamais sur ses traces ?
Et à quoi bon même
ce nom et ces dates
dorés à la feuille
sur marbre blanc ou noir
qui s'effaceront
aussi un jour...

À moins que...

Monique LEROUX SERRES (France)

---

1. *L'alphabet à l'ombre de ma mère,* L'Harmattan, 2007.
2. *De fougère en libellule,* Pippa, 2015.
3. *La Visiteuse,* Petit Pavé, 2016.
4. *Cendre et rosée,* Unicité, 2017.
5. *Petites Épiphanies,* Petit Pavé, 2019.
6. *Jour au petit point,* Pippa, 2013.
7. *Chiyo-ni, une femme éprise de poésie,* Grace Keiko / Leroux Serres Monique, Pippa 2017.
8. *Parfois je n'écris pas* : Recueil de haïkus de Diane Descôteaux. Collection L'immortel, 2017.
9. *Aller me suffit* : devise d'Andrée Chedid.


Monique Leroux Serres
Petites Épiphanies
Les Illuminés
Éditions du Petit Pavé

De la source à la mer, un long fleuve…

Par *Jo(sette) Pellet*

Fille unique
toujours le nez dans un livre
des hivers très rudes

J'ai vécu mon enfance et mon adolescence dans une vallée austère, cernée de montagnes, où l'on fabriquait des fromages et des garde-temps et où les distractions étaient peu nombreuses.

Dans ma famille calviniste, l'éducation était stricte et la parole rare. Aussi, dès que j'ai su lire et écrire, la lecture et l'écriture sont-elles devenues les deux mamelles de ma vie.

Gamine, je me réfugiais dans la lecture, qui était pour moi berceau, berceuse, évasion dans les rêves. À défaut qu'on me raconte des histoires, j'en lisais et m'en racontais. Puis, très tôt, j'ai commencé à écrire mon journal, des récits et des poèmes.

L'écriture est devenue ma jumelle, l'autre cerneau de la noix, ma confidente, ma consolatrice, mon jardin secret ; à la fois mon contenant et mon exutoire.

Une fois adulte, et aujourd'hui encore, elle est restée mon moyen d'expression et de communication privilégié.

L'écriture est pour moi le meilleur outil pour identifier et clarifier mes pensées qui, sinon, s'entrechoquent et se bousculent comme des boules de chewing-gum dans un vieux distributeur.

Par exemple, quand j'ai besoin de résoudre un problème, je fais zazen 25 minutes puis empoigne mon cahier et écris tout ce qui vient, qui demande à jaillir. Sans réfléchir ni me préoccuper d'orthographe, de syntaxe ou de style.

Il est bien rare que je n'y voie pas un peu plus clair au bout de l'exercice.

En outre, écrire me permet de vivre un événement au minimum deux fois ! La deuxième m'aidant à mieux poser le décor, cerner les détails, revivre plus profondément l'expérience et l'in-corporer, la métaboliser.

Et si je peux raconter aujourd'hui ce que j'ai vécu il y a des décennies, lors de mes voyages et séjours outre-mer – notamment en Amérique du Sud, à l'époque des tentatives révolutionnaires et coups d'état –, c'est grâce aux notes que j'ai prises jadis et consignées dans des cahiers. Lesdites notes me permettent de me

replonger dans le passé et les émotions d'alors, allant parfois jusqu'à me donner la douloureuse illusion que c'est encore du présent, que je peux changer le cours des choses et de l'histoire, rembobiner le film et le recommencer, lui donner une orientation et une issue différentes...

D'ailleurs écrire concrétise un événement, une pensée ; lesquels n'ont pas eu lieu ou n'ont pas de réalité tant qu'ils n'ont pas trouvé leur lieu de représentation : les mots ou les images.

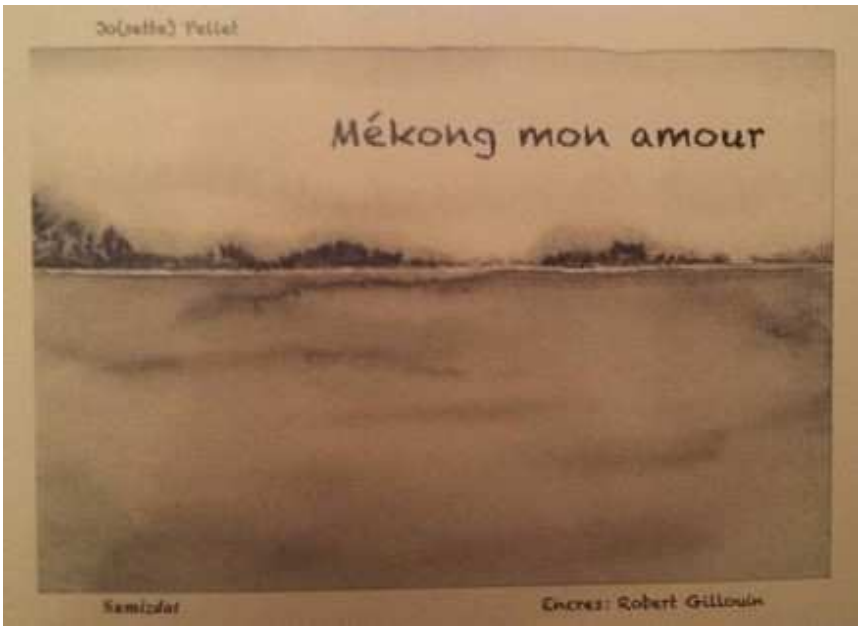
De surcroît, écrire me permet de me parcourir et me déchiffrer, et en même temps d'explorer le monde et d'en rendre compte, de rencontrer les autres et en garder des souvenirs vivants.

Last but not least, écrire est bien sûr une manière de laisser une trace, si infime, aléatoire et fragile soit-elle, de mon passage sur cette bonne vieille planète terre. Une trace – empreinte carbone – plutôt écologique, car il suffit de quelques carnets, crayons et plumes, des cinq sens, d'un brin d'imagination, d'un zeste de style et d'un minimum de vocabulaire, de fantaisie et de vision...

Mais surtout et avant tout, écrire est l'activité que j'aime le plus au monde avec la lecture. L'activité dans laquelle je suis le plus intensément présente et peux m'immerger jusqu'au point d'oublier les heures et tout ce qui m'entoure (y compris les casseroles sur la cuisinière et les rumeurs accablantes du monde !)...

Confier mes secrets
à l'amie la confidente
la page blanche

Jo(sette PELLET (Suisse)



Feuilles à foison

Par Marie-Noëlle Hôpital

À l'orée du bois
le rouge monte aux feuilles
brûlante forêt

Pourquoi j'écris ?

L'écriture est tellement essentielle à mon existence que j'ai envie de répondre : « pour respirer », tout simplement. Écrire, marcher… nécessités impérieuses, vitales. Mes pensées demeurent nébuleuses si elles ne sont pas couchées sur le papier. J'écris pour les partager, depuis toujours ou presque. Enfant timide, je privilégiais les liens à distance, la correspondance. À l'école, muette à l'oral, je brillais dans les rédactions, m'éteignais lors d'interrogatoires stressants. Fillette introvertie, je m'inventais une compagne intime, avec laquelle je dialoguais constamment, une amie miroir de mes faits et gestes. Cette complicité permanente, la plume, douce et caressante sur la page blanche, me la procure aussi.

Adulte, j'écris sans cesse, en quête du temps perdu. J'ai l'impression que tout s'efface de la mémoire si je ne fixe sur les feuillets mes souvenirs, proches ou lointains ; ainsi les fresques antiques s'estompent au contact de l'air, irrémédiablement. Mes textes : double de moi-même, familiers comme mon ombre, cousue à la façon de celle de Peter Pan ; le stylo serait l'aiguille, et les lettres le fil. Je me promène donc, suivie par mes écrits, ombre fidèle collée à ma silhouette. Si j'étais un manteau, ce serait une doublure chaude, enveloppante. Si j'étais un toit, la charpente de bois solide, imputrescible.

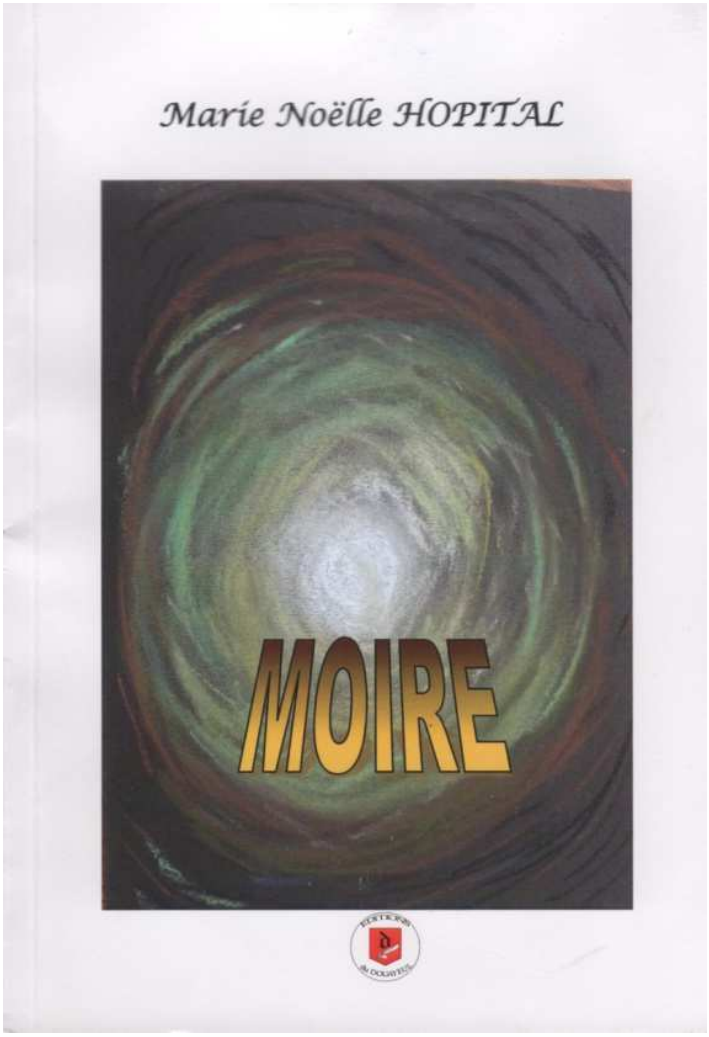
Le porte-plume épouse le rythme de mon souffle. Il court librement sur les feuillets, fluide, paisible, déroulant le cordon de mon for intérieur. Je préfère l'écriture à la main, personnalisée, celle des relations épistolaires qui tombent en désuétude, à la graphie de l'ordinateur, aux caractères sans caractère. Mais l'époque actuelle impose la médiation de la machine, le manuscrit devient tapuscrit.

Aucun effort, aucun volontarisme car le geste de manier stylo à bille, à encre, ou bien crayon de papier, des outils à pointe noire ou colorée, m'est naturel depuis que je l'ai appris à la maternelle. Il ne s'agit pas d'une activité parmi d'autres, encore moins d'un violon d'Ingres. Écrire, pour moi, c'est donner un écho à ma propre histoire, la revivre plus intensément. Retrouver le sel, la fraîcheur, le relief du vécu, raviver les teintes des événements, leur éviter de s'échapper sans laisser de traces. Parfois, j'essaie de nimber le réel d'une lumière étrange, inédite, fictionnelle.

Si je n'écrivais point, je m'éparpillerais, je sombrerais, me dissoudrais, insignifiante dans un morne quotidien, dans un brouillard grisâtre. Je n'ai même pas le choix. Il me serait impossible d'arrêter. L'écriture coule de source. Sans elle, je ne serais plus au monde, ou si peu.

Feuilles de l'automne
récitation d'écoliers
les pommes tombent aussi.

Marie-Noëlle HÔPITAL (France)



Pourquoi j'écris

Par *Martine Le Normand*

L'écriture
arrive comme le vent
passe comme la vie

J'écris… pour renouveler ce bonheur de dessiner des lettres à l'encre violette avec une plume d'oie taillée par mon grand-père.

J'écris… depuis ma vie d'enfant unique qui ne parlait pas mais inventait des poésies.

J'écris… pour ne rien dire ; pour pouvoir rester muette.

J'écris… pour rejoindre ma solitude initiale.

J'écris… pour me protéger des autres ; m'inventer une coquille de mots.

J'écris… pour oublier toutes ces dictées-cauchemars, truffées de fautes.

J'écris… pour transformer l'orthographe en quelque chose qui résonnerait avec ma langue maternelle.

J'écris… pour apprendre à écrire toujours mieux.

J'écris… pour parler à quelque chose plutôt qu'à personne ; c'est ainsi que j'ai tenu un journal intime pendant de longues années.

J'écris… parce que j'aime dessiner, peindre ; j'écris des hiéroglyphes.

J'écris… pour découvrir l'inconnue que je porte en moi ; faire apparaître une personne invisible.

J'écris… parce qu'au début d'un texte j'ignore tout.

J'écris… par curiosité ; pour tenter de savoir ce que j'écrirais si j'écrivais.

J'écris… pour voyager jusqu'au bout d'un texte ; c'est une traversée et je n'ai pas le droit d'abandonner avant la fin.

L'écho de l'étroit chemin

J'écris… pour l'illusion d'être seule à écrire ce que j'écris ; que ce soit bon ou mauvais.

J'écris… pour occuper ma tête, pour ne pas réfléchir, parfois.

J'écris… pour être sûre de rêver éveillée ; je ne me couche jamais sans avoir écrit.

J'écris… parce que je peux emmener mon écriture avec moi, tout le temps, partout ; elle ne me quitte pas.

J'écris… pour trouver une raison d'être pendant que mon texte s'écrit.

J'écris… pour mieux regarder ce qui m'entoure ; pour capter le monde.

J'écris… parce que je peux tout effacer, modifier, et recommencer.

J'écris… parce que l'écriture n'impose pas, n'exige pas, ne quémande pas ; elle offre.

J'écris… je ne sais pas toujours pourquoi ; les raisons changent au cours du temps.

J'écris… parce que c'est un processus infini ; un texte s'écrit avec les « épluchures », les « miettes » du texte précédent.

J'écris… pour repousser toujours plus loin la frontière de l'insaisissable.

L'écriture
ça va jusqu'à
en finir avec
(Marguerite Duras)

Martine LE NORMAND (France)

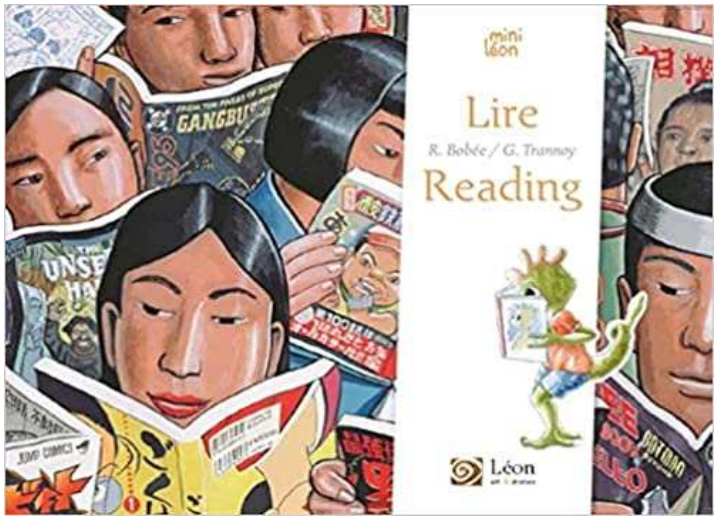
Pourquoi j'écris

Par *Régine Bobée*

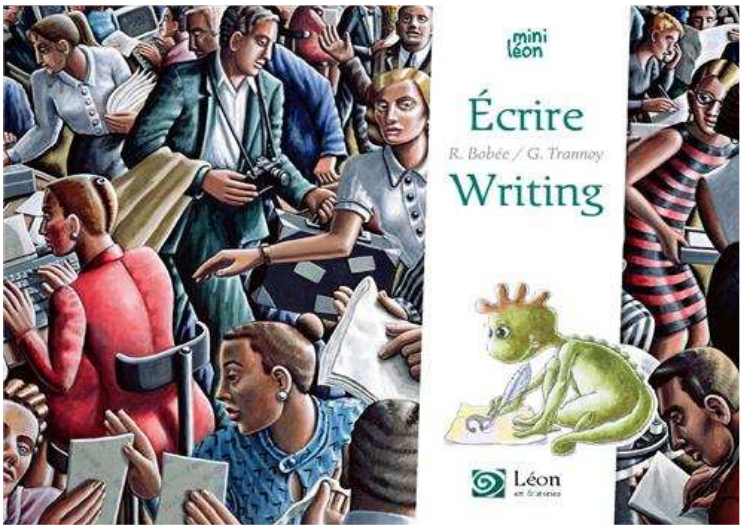
Écrire, pour moi, c'est du temps. Du temps devant. Du temps derrière. J'écris parce que j'ai toujours aimé lire et que j'ai toujours eu l'envie de prendre part à cette aventure de l'écriture – il m'a tout de même fallu cinquante ans pour me décider. Inventer une histoire et démarrer sans plan, sans savoir comment elle va finir, se surprendre et se prendre au jeu, c'était ma première motivation. Écrire n'a jamais été pour moi une nécessité ou une thérapie, c'est d'abord une récréation, parfois un défi. Je participe de temps en temps à une nuit de l'écriture sur des thèmes très variés, qui m'embarquent à l'aveugle sur des terrains inattendus, la tension de ces quelques heures bouscule les habitudes, oblige à se découvrir, et procure une belle sensation de réalisation personnelle et collective quand, au bout de la nuit, on poste son texte et on découvre les autres. De même, écrire en collectif pour un recueil est une expérience excitante par la surprise de découvrir les textes produits à distance sur un même thème, avec la récompense du recueil édité. Écrire seule, ou écrire en groupe, sont deux expériences très différentes que j'aime tout autant, le plaisir est augmenté en groupe par l'émotion d'entendre de vive voix les productions des autres participants et de voir leurs réactions à la lecture de mes propres textes, par la joie de partager cette émotion et des fous rires. Les fragments écrits en ateliers me servent souvent de base pour développer des textes plus aboutis.

Je lis toujours beaucoup, j'aime la nouvelle (si mal nommée en français, et si mal considérée), le roman souvent me déçoit parce que l'intrigue me semble mince, ou diluée dans un bavardage inutile. Au début, j'écrivais long, quand je relis mes premiers textes, je les trouve bavards. Avec le temps, et la découverte du haïku et du haïbun, j'ai eu envie de réécrire. J'aime la contrainte stimulante d'un concours ou d'un appel à textes, qui me mettent sur une piste à explorer et imposent un nombre limité de mots. J'adore le challenge de la réécriture. C'est difficile parce qu'il faut faire des choix et donc tailler dans le vif, sans jamais perdre de vue l'objectif. Décider quel mot éliminer, quel mot remplacer par un autre plus court ou plus juste, mettre le point final sans être tout à fait sûre d'avoir trouvé le bon moment comme ces peintres qui retouchent sans cesse leurs tableaux. Supprimer les cent derniers signes tient parfois de la torture de méninges. Mais c'est une réelle satisfaction au bout du compte. Ce qui n'empêche pas l'humour ! Si je me suis prise au jeu, jamais je ne me suis prise au sérieux.

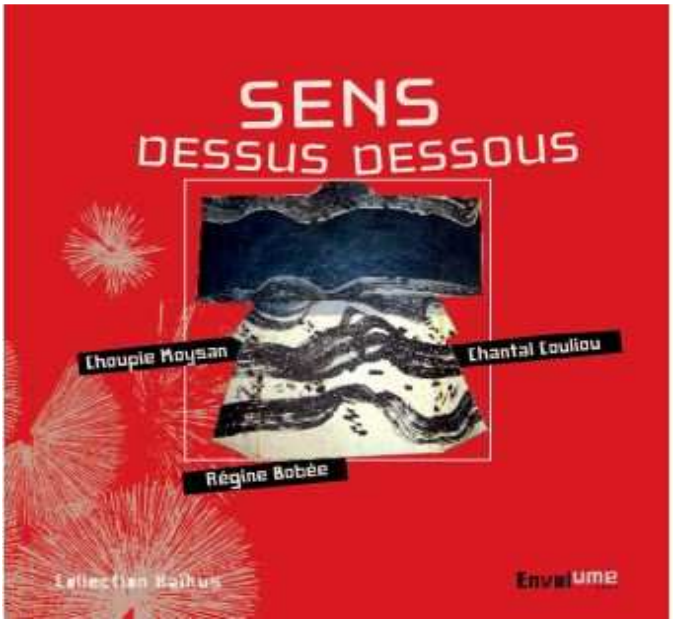
Régine BOBÉE (France)



Les deux derniers *Léon* de Régine Bobée : Leon Arts & Stories, collection Mini Leon



Écrire / Writting : à paraître mi-novembre



Haïku

Écrire est joie

Par *Monique Merabet*

Étincellement
gouttes que nulle photo
ne saura décrire
les mots posés sur ma feuille
disent la joie d'écrire

La nuit-pluie, Noël laissé aux arbres du jardin, l'eau qui nous vient du ciel, le cardinal de retour en livrée rouge, l'étonnement des iris ruisselants… Écrire est le bonheur de chanter les merveilles du quotidien.

Plonger ses pensées au fond de la contemplation et espérer que ses mots en sortiront transfigurés, éclatants, prêts à essaimer la joie !

Je n'y réussis pas toujours mais… comme dit ma langue créole malicieuse, « pa kapab lé mor san ésèyé » (n'est incapable que celui qui n'a pas essayé). Alors devant ces clichés un peu ternes qui auraient dû être étincellement, je souris de mes ambitions et me dis que c'est déjà une grâce d'avoir l'envie, l'élan de tenter la sublimation par l'écriture.

Écrire, c'est broder sans relâche un voile de tendresse et de paix au monde qui en manque tant. C'est offrir un poème comme on met au monde un enfant, pour l'innocence et l'espérance. Il me revient ce tanka de Izumi Shibiku :

Il est facile
de haïr ce monde de tourments
mais comment puis-je quitter
ce monde
qui inclut cet enfant ?

Cet enfant, ce haïku, ce tanka, ces mots de poésie qui viennent à ma plume et apportent une telle plénitude au gris du ciel…

Ces mots qui me portent, outrepassant le réel des sens, les ressentis que l'on capte et qui, soudain bifurquent vers des chemins de traverse, d'autres mots, d'autres sens. Sérendipité constante qui fait voyager au rythme de la main qui trace lettres, signes, symboles — et mon regret de ne pas être calligraphe — ouvrant à chaque fois une porte vers l'ailleurs, un pont entre extériorité et intériorité, entre intériorité et extériorité…

Parfois, réminiscence d'autres mots que j'ai lus, d'une sagesse que vient me souffler un poème, une pensée. Écrire pour ne pas les laisser s'effilocher dans le vide.

Écrire pour rebâtir cet Éden qui nous habite, en habiller les jours, vaincre leurs lancinantes et moroses chausse-trapes.

Écrire, c'est aussi trier, rejeter les pensées insipides ou malignes, ne garder que les bienveillantes, les bénéfiques. Jouer à l'orpailleur de mémoire.

J'écris, je crois, pour perpétuer ces trésors découverts dans tant de lectures : *jarlor*[1] déterré à chaque phrase et l'envie de continuer sur cette terre, de transmettre le vivant, d'en louer les merveilles.

Écrire est une aventure. Profonde et essentielle. Mais l'écriture, pour moi, va au-delà de la nécessité ; elle est acte de création et d'amour.

« L'homme est une création du désir et non pas une création du besoin », dit Gaston Bachelard : assertion que je reprends volontiers pour l'écriture.

Écrire encore pour se découvrir…

Écrire est une Apocalypse, une révélation sur la nature humaine, sur soi-même, sur cette « nuit intérieure » évoquée par Cézanne.

Écrire pour la jubilation de la langue. Se laisser parfois guider par les vocables qui viennent à l'insu du conscient, ne pas résister à la tentation de les revisiter, de les inventer…

Mais écrire ne serait que ratiocinations si ce n'était pour moi, la voie royale pour aller vers l'autre, le potentiel lecteur.

Même si je sais que j'ai peu de chances d'être publiée, j'écris toujours pour le partage avec l'ami, avec l'inconnu que mes mots accrocheront, pour lui adresser le rayon de soleil, la fleur épanouie, la feuille qui danse, le chant qui est passé par ici, qui repassera par là…

C'est pour cela que je trempe souvent ma plume à l'encre haïbun, comme une conversation ininterrompue, qui va d'une intimité à une autre, un dialogue dont l'écho se réverbère de rencontre en rencontre, vers d'autres amoureux de vie.

Écrire pour moi est une façon d'être utile, de poser une pierre blanche à chaque jour de la vie.

Écrire pour créer ou tout au moins révéler ce qui nous semble caché, à nous, passants trop pressés.

Écrire un poème
sur un coin de ciel et
signer d'un oiseau

---

1. Jarlor : Trésor en créole.

Croire que je peux le faire. Ou faire semblant d'y croire. L'écriture me mène au firmament du sacré… du divin, parfois.

C'est pour cela que j'écris. Comment ne pas citer ce poème de Louise Glück, Prix Nobel de Littérature 2020, qui dit si bien ce que je ressens de l'écriture.

Je sais qu'il n'y a
pas assez de beauté en
ce monde ;
Il est vrai aussi
que je ne suis pas compétente
pour le restaurer
Il n'y a pas de candeur non plus
mais là je peux être
d'une certaine utilité

(Traduction d'isabel Asúnsolo)

Monique MERABET (La Réunion, 14 octobre 2020)

Appel à Haïbun ou Tanka-prose

L'écho de l'étroit chemin N° 34

Thème : Le feu ou Thème libre
Envoi à : afah.jury@yahoo.com
Échéance : 1er janvier 2021
Un seul haïbun par personne - Caractères : Times New Roman 12 ; sans effets spéciaux de mise en page.

L'écho de l'étroit chemin N° 35

Thème : La lune ou Thème libre
Envoi à : afah.jury@yahoo.com
Échéance : 1er mars 2021
Un seul haïbun par personne - Caractères : Times New Roman 12 ; sans effets spéciaux de mise en page.

Et toujours...

Possibilité d'écrire un haïbun (ou tanka-prose) lié, à deux ou plusieurs voix. Mais pas plus de trois pages en tout.

Adresser les envois au secrétariat, en précisant bien le thème ou « thème libre », avec mention des nom / prénom / pays dans le courriel, en haut de votre mail. Envoi à : afah.jury@yahoo.com

Toute participation vaut autorisation de publication

Médias et Haïku

Rendez-vous podcast : « 17 syllabes, tout sur le haïku… » de Pascale Senk et Patrick Chompré

Pascale Senk, journaliste et auteure d'ouvrages connus dont *L'effet haïku*, paru aux éditions Points Seuil en 2016, et Patrick Chompré, réalisateur, donnent un coup de jeune au haïku ! Leur podcast « 17 syllabes, tout sur le haïku », met en avant l'extraordinaire vitalité aujourd'hui de notre bref poème favori.

Avant d'aller plus loin, un petit éclaircissement s'impose pour les non-initiés. Qu'est-ce que le podcasting (ou « balado-diffusion » pour les Québécois…) ? Il s'agit de produire une émission pour Internet qui permette d'aborder des sujets peu traités par les médias traditionnels.

L'idée a surgi à la fin de l'année 2019 : il fallait trouver un format d'émission qui donne au haïku tout son relief et sa dimension sonore. Chaque épisode de « 17 syllabes, tout sur le haïku » dure environ 20 minutes, pendant lesquelles alternent moments d'interview, lectures et illustrations musicales.

Le concept est simple : montrer, à côté du haïku traditionnel, le dynamisme du haïku de nos jours, près de nous. Certes, les classiques japonais sont parfois mis à l'honneur dans les grands médias, mais quid des productions modernes, si dynamiques et variées ?

Pour Pascale Senk, le haïku est une matrice littéraire qui se coule dans la réalité. L'émission naît du contact avec le vécu : les invités viennent parler de leurs écrits, c'est-à-dire de ce qu'ils vivent, de leur propre expérience du haïku comme reflet de leur réalité et de la réalité contemporaine. Leurs mots ouvrent la porte à un discours inédit.

Pendant le confinement, a été enregistré l'épisode spécial « 17 syllabes face au Covid 19 ». Cette période s'est révélée être d'une créativité hors du commun et les haïjins ont montré une force de résistance insoupçonnable. Loin de céder à la morosité, ils ont mis ce temps de latence à profit pour mieux s'ouvrir à un autre monde : celui du quotidien et des infimes détails qui apportent à l'existence une saveur si particulière. Ainsi, le retour au foyer est devenu une nouvelle source d'inspiration, parfois drôle… L'humour aussi est un excellent antidote !

confinement
l'occasion de voir le fond
du congélateur
Virginie Colpart

confinement
soudain le tri des chaussettes
est passionnant
Pascale Senk

À ce jour, sept émissions ont été enregistrées : *Haïkus de bureau, La grenouille de Bashô, 17 syllabes face au Covid 19, Ben Coudert, Voyage au pays des haïkus érotiques, Méditation haïku, Les haïkus stoïciens de Bernard Dato*. Comme elles restent en ligne, elles peuvent être écoutées, pour notre plaisir, à tout moment.

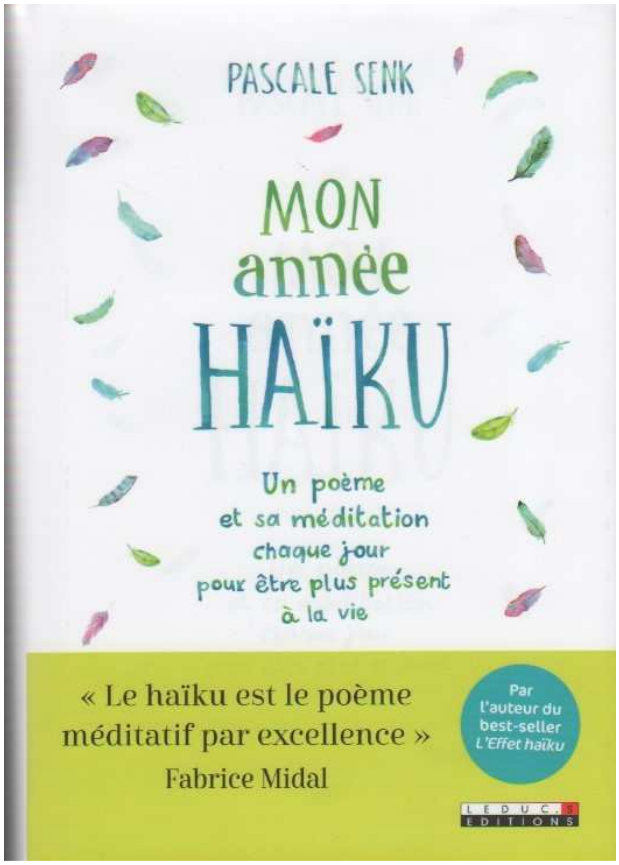
« 17 syllabes, tout sur le haïku », a généré déjà plus de 3000 écoutes. Un rendez-vous incontournable à suivre sur :

https://podtail.com/podcast/17-syllabes-tout-sur-le-haiku/

https://podcast.ausha.co/podcast-17-syllabes-l-effet-haiku

et sur toutes les plates formes d'écoute : Appel podcasts, Google Podcasts, Deezer, Spotify…..

D. D.



« Radio Grand Ciel » et « La Pierre à Encre »

La poésie sur les ondes, par *Christophe Jubien*

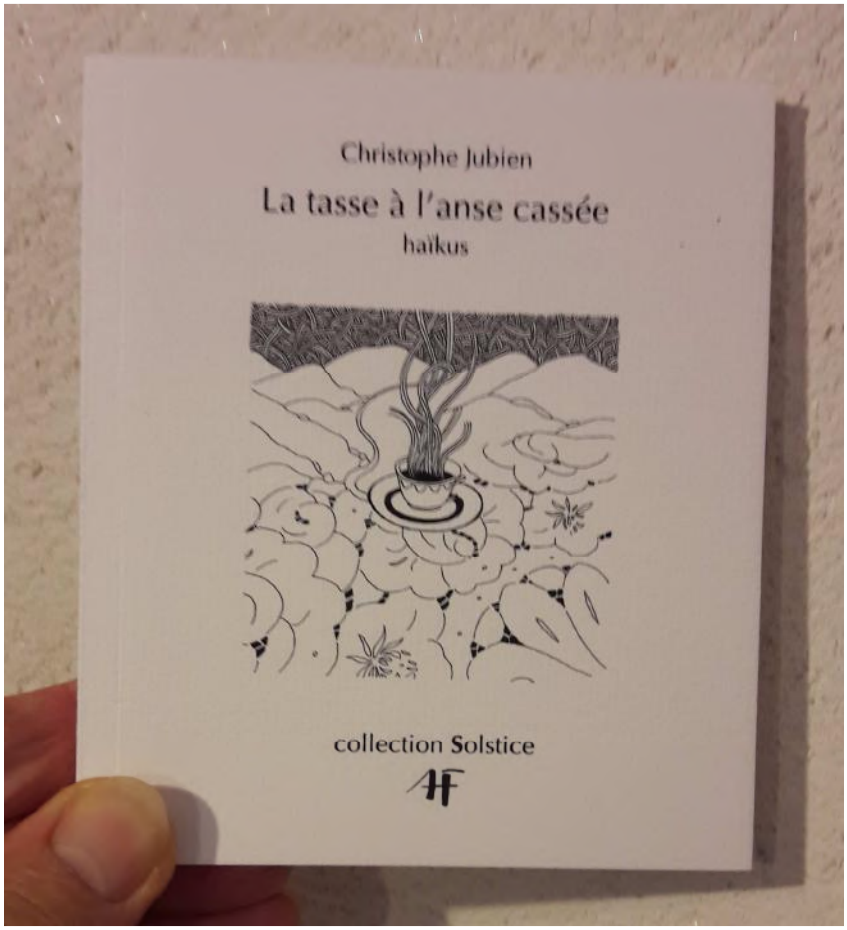
Le journaliste Christophe Jubien nous parle des émissions qu'il anime : *« Radio Grand Ciel* s'intéresse à la poésie depuis sa création en 1991. Une première émission dédiée à la poésie a vu le jour la même année, elle faisait entendre des poèmes du « répertoire », si j'ose dire, en alternance avec des pièces de musique classique. J'ai repris le flambeau de cette émission à mon arrivée à la radio en 1995, en lui donnant un tour plus contemporain, plus étroitement liée à l'actualité éditoriale. Quelques années plus tard, la radio a fait son apparition sur le net de sorte qu'on pouvait l'entendre un peu partout dans le monde, c'est alors que j'ai décidé de solliciter un partenariat avec la revue de poésie Décharge, l'un des grands noms de la revue de poésie contemporaine. Son directeur de publication, Jacques Morin a donné son accord, ainsi est née « La Route Inconnue, le magazine de *Radio Grand Ciel* bi-mensuel entièrement dédié à la poésie vivante, celle qui s'écrit, se publie, et se lit au-jour-d'hui ». Au menu de chaque édition, des interviews, des lectures, et les chroniques des poètes Jacques Morin, Louis Dubost, Jean-Claude Touzeil, Cécile Guivarch, Patrick Joquel et Claude Vercey. Il s'agit pour moi de donner à nos auditeurs, dans la mesure de mes moyens, une idée de la diversité de la production poétique contemporaine de langue française, j'ai bien dit : « dans la mesure de mes moyens ! » La Route Inconnue est diffusée sur radiograndciel.fr, une semaine sur deux, le samedi à midi, le dimanche à 20H, et les podcasts arrivent quelques jours plus tard...

Et puis en 2011, j'ai fait la découverte du haïku, de ses grands maîtres japonais, et des poètes qui le font vivre et le diffusent dans l'espace francophone. Très vite je me suis mis à l'école du haïku et presque aussi vite, j'ai désiré partager cette découverte avec les auditeurs de *Radio Grand Ciel*. C'est ainsi que *La Pierre à Encre* a vu le jour. Il s'agit d'une émission mensuelle d'une demi-heure entièrement dédiée à « ce petit poème de la taille d'un canif, mais au tranchant pareil à celui d'une lame de katana. » Je ne suis pas seul dans cette aventure. Les éditions Pippa ont coutume de m'envoyer leurs productions, et l'ami Jean Antonini est un fidèle compagnon de route. Ses chroniques sur l'histoire et les subtilités du haïku font véritablement merveille. Cette année, ses interventions sont entièrement consacrées à la figure tutélaire Matsuo Basho, un régal ! *La Pierre à Encre* est diffusée à un rythme mensuel, les lundis à 11H30 et les jeudis à 17H. »

https://radiograndciel.fr/podcast/des-haikus-plein-les-poches/

https://radiograndciel.fr/shows/la-pierre-a-encre/

C. J.


Christophe Jubien
La tasse à l'anse cassée
haïkus
collection Solstice

Livres

La sagesse des masques

De *Bernard Dato*

Entre l'auteur et les super-héros, la relation remonte à loin, à la petite enfance, aux premières lectures, *Superman* et *Batman*. Plus tard, il lit des romans, des nouvelles, des essais, littérature et philosophie. Plus tard encore, à coup d'haltères et d'entraînement, il devient un bodybuilder remarqué, puis videur en discothèque, c'est à dire super-héros du réel. Mais est-ce suffisant ? Le spleen l'envahit.

Un jour, un type assis sur la murette près de lui, avec une mèche en forme de S sur le front, lui souffle de se pencher à nouveau sur les super-héros. Bien des années après, alors qu'il a repris goût à la lecture, il est recruté comme rédacteur pour *Comic Box*, magazine consacré à la BD américaine et proposant des articles de fond.

Des années plus tard, « Bernard Dato, initiales bédé, est devenu écrivain », souligne Marie Darrieussecq. Déjà, dans l'enfant captivé par les super-héros, le passionné de Comics, le lecteur assidu de littérature et de philosophie, le bodybuilder, le videur en discothèque, et finalement le rédacteur, se trouvait l'écrivain en devenir : « les choses s'emplissent d'autres choses », affirme l'auteur, et l'ÊTRE est « fait de contraires qui s'unissent par le Devenir ».

Insensiblement, la fiction prend le pas sur l'autobiographie…

Alors que Comic Box vient de disparaître des kiosques, une missive parvient au narrateur. Dans la lettre pourvue d'un cachet de cire rouge comportant la lettre S, quelqu'un, un client, lui demande d'endosser le rôle de détective pour mener une enquête sur les super-héros. Car il faut peut-être voir autre chose que les gros bras, la castagne et une distraction pour mômes dans tout ça : « il faut étudier les fondations visuelles du genre ». Que disent véritablement les super-héros ?

Mission difficile, voire impossible peut-être… Reviennent alors au narrateur les paroles énigmatiques de son professeur de philosophie des années d'après-bac : « La vérité n'est pas dans la question », ou bien « Rimbaud est plus philosophe que Platon ». La révélation ne se trouve pas non plus dans les dialogues des super-héros. Mais où ?

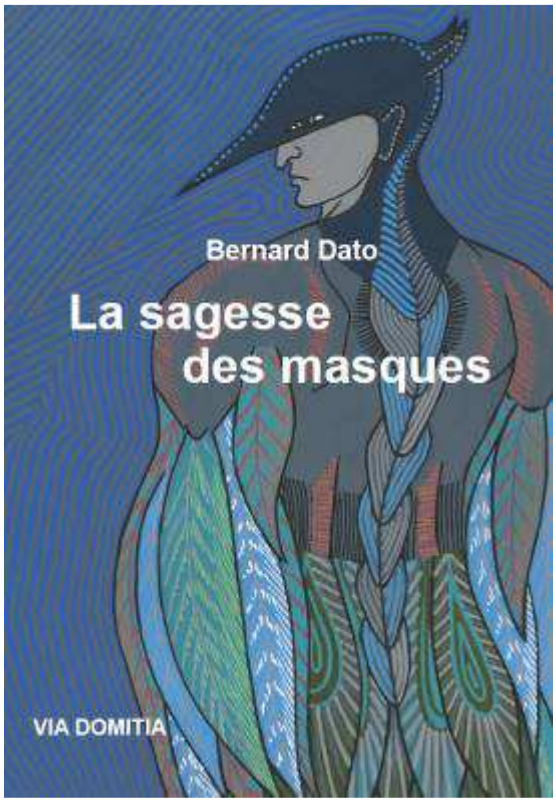
Préparant sa conférence sur les super-héros et leur lien avec la nature, le « chargé de mission » se replonge dans l'univers super-héroïque, et le fait découvrir par la même occasion à la lectrice non-initiée que je suis : années 1933, émergence de *Superman*, de *Batman* plus tard ; viendront ensuite *Captain America*, *Flash* et bien d'autres.

Il sent vaguement que les super-héros entretiennent un lien étroit avec la nature. Cette trouvaille est-elle la bonne ? Celle qui lui permettra de boucler son enquête rapidement ? En réalité, l'aventure ne fait que commencer… Elle va mener le personnage à explorer derrière le rideau et le décor, à établir des ponts, arpenter toujours de nouvelles voies de vérité tracées par les super-héros… Les préjugés explosent, tout comme les vitres ou les vêtements volent en éclats. Les super-héros et les tableaux d'Edward Hopper se rencontrent, mettant au jour d'autres évidences, les contraires s'articulent, le réel apparaît… De rebondissement en rebondissement, la sphère intime du super-héros finit par se dévoiler pour aboutir à la forme la plus ramassée du super-héroïsme. Mais quelle est cette forme ? Correspond-elle à l'ultime Sagesse ?

Le récit du détective et l'enquête prennent un tournant étonnant, bien qu'il s'agisse du résultat de glissements successifs. Et si le professeur de philosophie avait eu raison ? Rimbaud ne serait-il pas, comme suggéré, plus philosophe que Platon ?

La sagesse des masques déborde largement le genre annoncé, un « essai », car la création artistique finit toujours par échapper à son créateur. La « Conversation à crayons rompus », entre le professeur de Lettres Classiques Raymond Ollivier et l'auteur, offre encore bien d'autres éclairages : il établit par exemple un parallèle entre les super-héros modernes et les héros de l'Antiquité.

Pour conclure, la lecture de *La sagesse des masques* est passionnante de bout en bout, et le livre superbe ainsi illustré par Aude Guerreau.



Nos adhérents ont du talent

Trace
de ta main
un talisman De Germain Rehlinger

Un nouveau recueil de haïkus et senryûs superbement illustré d'aquarelles réalisées par l'auteur lui-même : entre moments de complicité touchants, aux côtés d'une petite-fille qui s'éveille à la vie, et d'inquiétude face à ce monde en proie au réchauffement climatique et à de nombreux autres maux.

À deux ans
tu demandes la lune
attends la nouvelle

Dans ce jeu
on colle l'oreille à la terre
elle a tant à dire

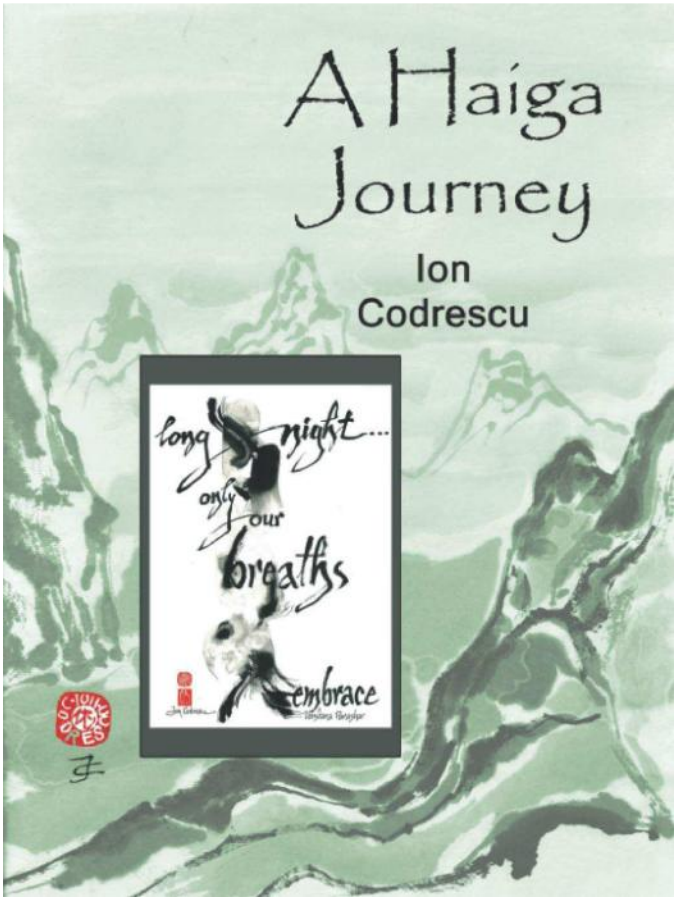
Publié aux éditions Unicité, septembre 2020. 13 €.

✓ Bientôt, une recension plus détaillée dans *L'écho de l'écho*, supplément à *L'écho de l'étroit chemin*, réservé aux recueils de haïkus. Parution dès décembre 2020.

A Haiga Journey, de *Ion Codrescu*

Quatre-vingt-quatre haïkus de haïjins internationaux ont été sélectionnés par l'artiste, Ion Codrescu, qui a souhaité que ses haïgas reflètent l'univers de chaque poète, en sa région. Le titre du recueil, *A Haiga Journey* (« Voyager en Haïga ») s'en réfère à tous ses voyages, effectués depuis trente ans, pour visiter ses amis poètes sur différents continents. Le haïga unit dans une même composition la calligraphie d'un haïku et sa peinture. Un superbe travail !

A Haiga Journey, livre d'art de Ion Codrescu, anglais. Red Moon Press, Winchester, 2e semestre 2020. Prix : 30 $. Commande à Jim Kacian.
https://www.redmoonpress.com/?fbclid=IwAR19V3dJ2ZXq7qHJZ8AscCGrorEb-opRx8aUZd8ASm8kMoP36z8qkvOUX-8



Aux éditions Pippa…1er aperçu

Écrire, Lire : Le Dit de 100 poètes contemporains

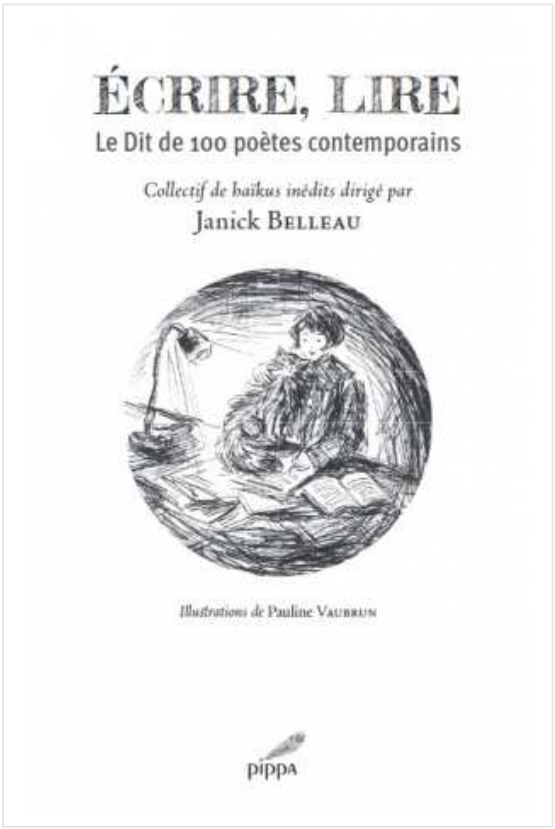
Collectifs de haïkus inédits dirigé par *Janick Belleau*

Écrire, Le quotidien entre écrire et lire, Lire, Hommage à l'écriture sont les quatre volets qui composent ce recueil illustré par Pauline Vaubrun. Des tankas ont aussi été sélectionnés. Émotion, passion et humour sont au rendez-vous. Un collectif bâti avec enthousiasme par Janick Belleau, à retrouver sous peu dans *L'écho de l'écho*.

Crayon à la main
mâcher les mots de Camus
faim d'humanité
Cookie Allez

voyage annulé
par le coronavirus
relire la peste
Géralda Lafrance

entre deux rêves
sur l'oreiller de papier blanc
notes de chevet
Martine Le Normand



Haïkus et tankas d'animaux

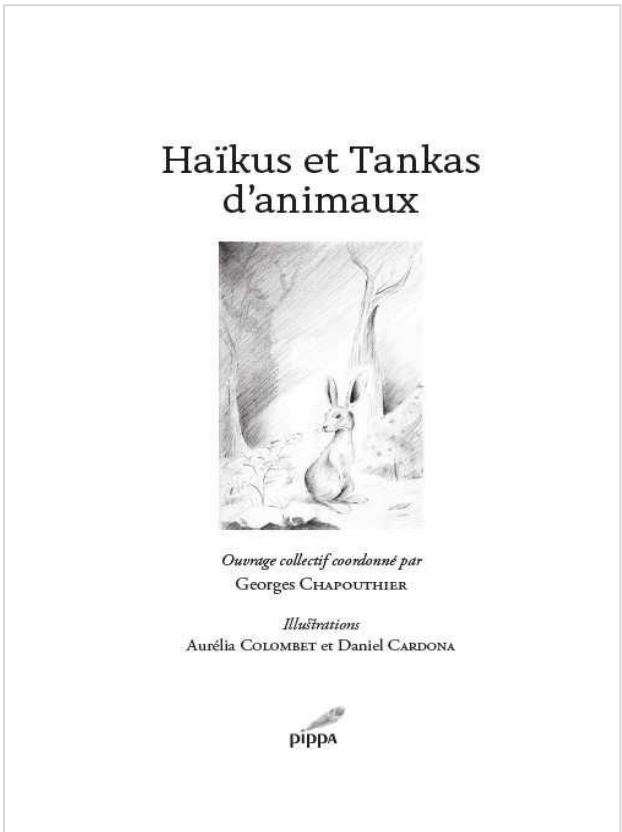
Collectif coordonné par *Georges Chapouthier*

Georges Chapouthier, poète-philosophe et chercheur, connaît bien les animaux qu'il n'a eu de cesse d'étudier. Il convoque ici plus de 120 plumes pour rendre hommage à ceux qui sont un peu le miroir des sociétés humaines. Affection, amour, amusement rivalisent pour parler de nos petits compagnons. Hélas, il est aussi question de sévices. Comment devons-nous traiter ces êtres sensibles, qui parfois nous ressemblent tellement ? Dans ce recueil joliment illustré par Aurélia Colombet et Daniel Cardona, cette question éthique est partout sous-jacente.

Patiente araignée
sur les jours effilochés
tu files ta soie
et moi au soir de ma vie
tous ces fils que je dénoue
Sylvie Salaün

de quel moustique
je ne sais !
mais quel bruit
Stéphen Moysan

un papillon s'égare
oracle blanc
des marées et des vents
Alain Kervern



Rendez-vous fin 2020 et 2021

Assemblée générale de l'AFAH

L'Assemblée générale de l'AFAH n'a pas pu avoir lieu pour cause de pandémie. Elle se tiendra par visioconférence, au moyen de Zoom, le 30 novembre 2020 de 18 h à 19h 15.
Comment participer ?

- Charger préalablement « Zoom » (gratuit)
- Le jour de l'AG, cliquer sur ce lien :

https://us02web.zoom.us/j/84444300428

puis rejoindre la réunion en activant la vidéo et le son ;

- Se connecter 5 minutes avant pour s'assurer du bon fonctionnement.

Merci de me faire savoir (echo.afah YAHOO.fr) votre intention de répondre à cette convocation. Les temps ne sont pas faciles, il faut s'adapter !

Ordre du jour

- Bilan d'activité 2019 (Danièle Duteil) suivi du vote d'approbation
  - Publications AFAH et coéditions avec Les éditions du tanka francophone ;
  - Rencontre de mars 2019 au Moulin de Mousseau ;
  - ✓ Projets 2021 (salons, festivals, 10 ans de l'AFAH, projet de publication d'un collectif de haïbun aux éditions Pippa).
- Bilan financier 2019 (Germain Rehlinger) suivi du vote d'approbation
- Élections au Bureau et au CA
  * Sortants : Danièle Duteil (Présidente), Germain Rehlinger (Trésorier), Michel Duteil (Secrétaire), Gérard Dumon (Administrateur). Les personnes déjà en place sont candidates à leur propre succession.
  ** Celles et ceux qui voudraient faire acte de candidature se manifesteront avant le 15 novembre et m'exposeront leurs motivations.
- Questions diverses (à soumettre à la présidente avant le 22 novembre 2020).

Pouvoir

En cas d'empêchement, m'adresser un POUVOIR établi sur le modèle suivant :

Je soussigné(e) ……
Dans l'impossibilité d'assister à l'AG de l'AFAH le 30 novembre 2020
Donne mandat à M/Mme ……
ou tout autre personne présente à l'AG pour me représenter et voter pour moi.
Fait à …… le ……
Nom, prénom, e-mail ……
Fait à ---------- NOM, Prénom ……

Festival du Tanka francophone

Les éditions du Tanka francophone organiseront leur 3ème festival international de tanka en Avignon, du 8 au 10 octobre 2021 : en partenariat avec la Maison de la poésie d'Avignon et l'Association "Comme chez soi chez les autres".

Thèmes principaux

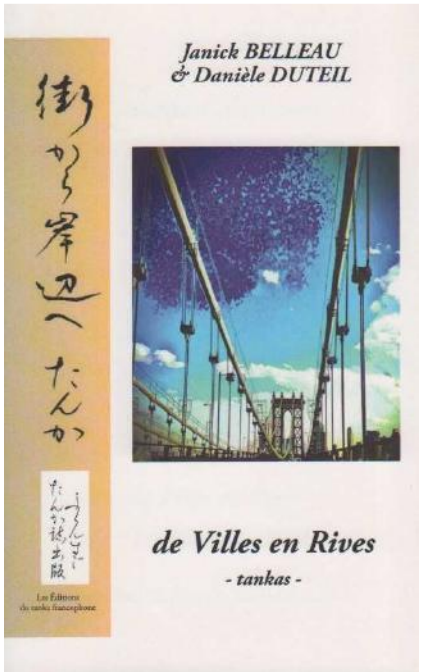
Hommage à la première poète francophone de tanka : Judith Gautier.
Terres natales et poésie (aïnous du nord du Japon, troubadours, poésie réunionnaise).
Calligraphie et tanka.

Au programme

Ateliers tanka, renga et tanka-prose ;
Spectacle autour du tanka créole réunionnais (Fabien et Martine Gonfalone) ;
Lecture musicale commentée : « Iboshi Hokutô ou la Terre natale » (*Chant de l'étoile du Nord*), par Danièle Duteil ;
Conférences :
Waka et poésie des troubadours ;
Judith Gautier, première poète francophone de tanka.

En marge de ce festival

Une résidence d'auteur (un concours pour l'accès à cette résidence est en cours) ;
Une exposition de calligraphies avec poèmes.



Appel à haïbun et Tanka-prose

AFAH / Éditions du Tanka francophone

Envoi de textes sur le **thème de la Trace**, jusqu'au 1er décembre 2020 à :
afah.jury@yahoo.com
ou à :
editions.tanka@gmail.com

***

AFAH : Projet d'anthologie (haïbun ou tanka-prose) pour les 10 ans de l'AFAH

Publication programmée pour juin 2021 aux éditions Pippa.
Thème : Encens
Envoi des textes jusqu'au 15 janvier 2021 à :
afah.jury@yahoo.com
Longueur : entre 400 et 800 mots.
Présentation sans fantaisie aucune. Format Word, caractères Times New Roman 12, interligne simple.

L'Écho de l'Écho

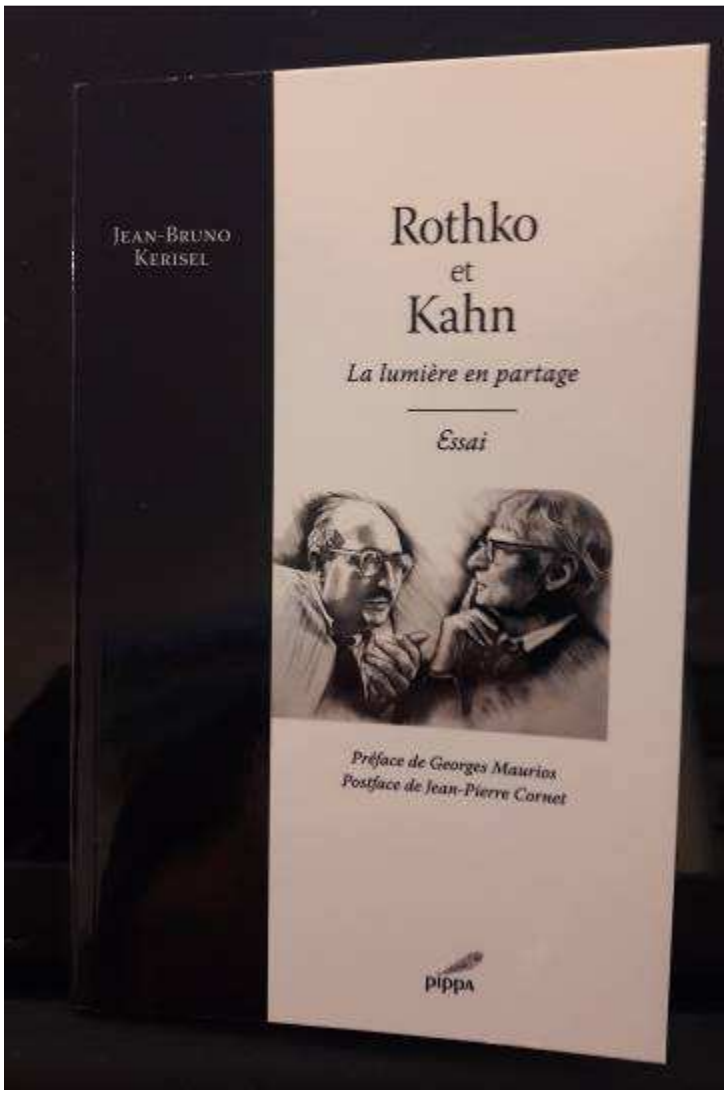
***L'Écho de l'Écho*, supplément virtuel à *L'écho de l'étroit chemin* : Objet**

***L'écho de l'écho* verra le jour à partir de décembre 2020**. De quoi s'agit-il ? D'un supplément virtuel à *L'écho de l'étroit chemin*, consacré uniquement aux recensions ou critiques de recueils de haïkus. Placé sous ma direction, il sera nourri par une équipe de haïjins volontaires, ponctuels ou réguliers. Pour l'instant : Marie-Noëlle Hôpital, Monique Merabet, Philippe Quinta, Pascale Senk et moi-même.

L'écho de l'écho paraîtra environ 3 fois par an pour informer des parutions récentes de recueils de haïkus. En seront destinataires les adhérents ainsi que celles et ceux qui en feraient la demande.

Les haïjins et maisons d'édition sont invités à faire parvenir à la personne de leur choix leur(s) nouveau(x) recueil(s). Leur adresse postale pourra être obtenue en m'envoyant un message (echo.afah YAHOO.fr). Il peut s'agir d'autres personnes que celles nommées ci-dessus, pourvu que la recension soit sérieuse et rédigée dans un français correct.

D. D.



L'art, une autre écriture du monde. *Rothko et Kahn : La lumière en partage*, de Jean-Bruno Kerisel, vient de paraître aux éditions Pippa. L'auteur nous fait pénétrer dans l'univers de deux grandes figures de l'art, Mark Rothko et Louis Kahn, à travers leurs rencontres imaginaires, leurs échanges empreints d'une estime réciproque. Tous deux sont liés par l'amitié et « une même recherche de lumière, de beauté et de transcendance. ».

ADHESION

BULLETIN D'ADHESION A L'AFAH

(Association Francophone des Auteurs de Haïbun, *L'étroit chemin*)

NOM : ----------

PRÉNOM : ----------

ADRESSE : ----------

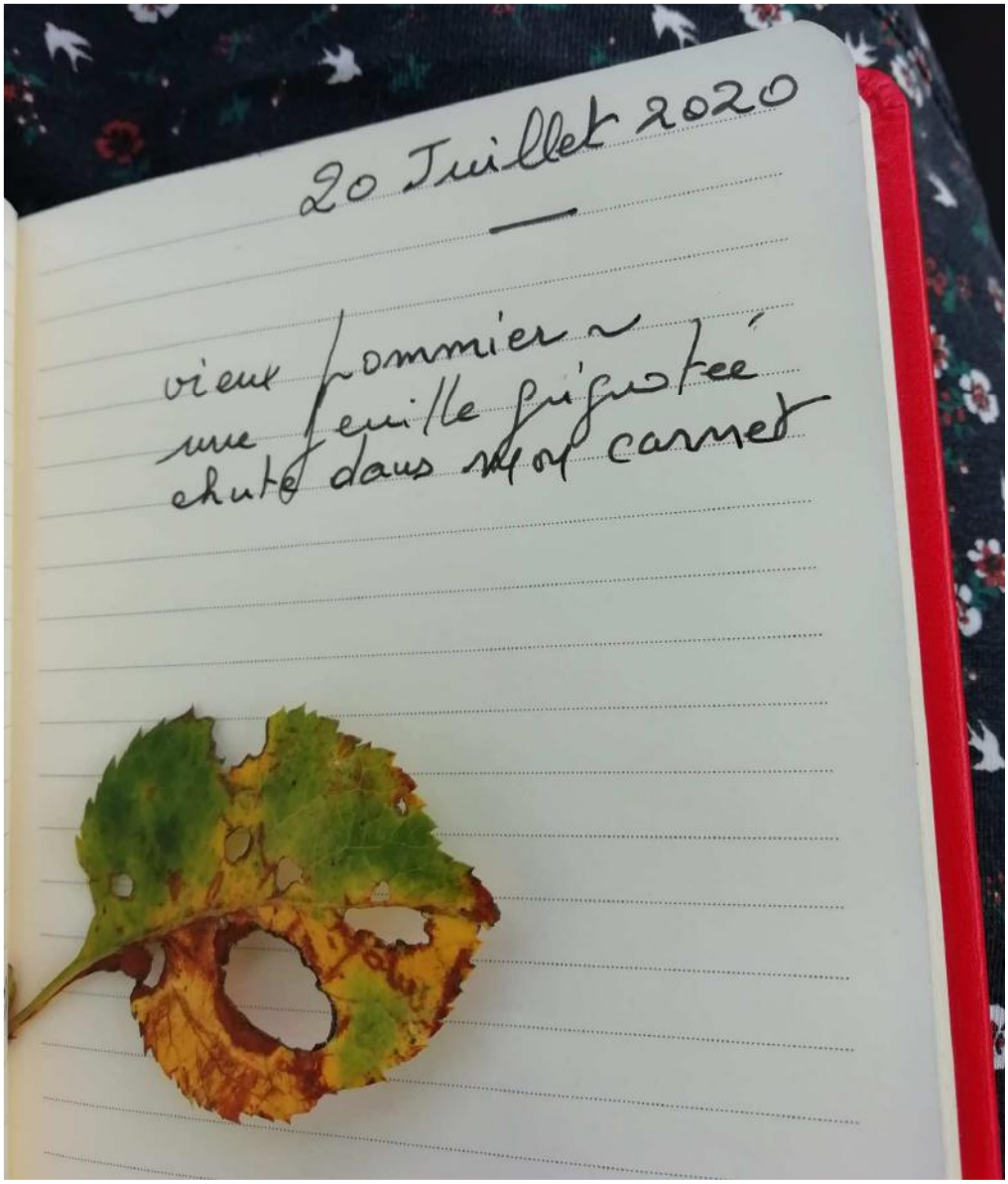
PAYS : ----------

COURRIEL / TÉL. : ----------

TARIF ANNUEL : 12€ à régler par chèque libellé à l'ordre de Germain REHLINGER, trésorier de l'AFAH et à adresser à Germain REHLINGER – 5, rue des Pinsons – 68420 ÉGUISHEIM – France
Possibilité de paiement par Paypal (13 €) à partir du site AFAH : https://association-francophone-haibun.com

Copyrights des visuels :

Photographies :
4e de couverture : Haïku-Photo de Françoise Deniaud-Lelièvre
Autres photos : D. D.
1ère de couverture : Atelier d'écriture, Vannes.
2e de couverture : Double page du livre *Au temps de Botchan*, t. 1 de Taniguchi & Sekikawa, éd. Casterman *écritures*, 1987.
Sommaire (p. 4) : Bandeau du livre *Espace-temps / Space time*, Haïkus français / anglais, japonais de Yasuchi Nozu, préfacé par Alain Kervern, Japan 2020.
p. 16 : *Masaoka Shiki : Un lit de malade de six pieds de long* ; Éditions Les Belles Lettres, 2016.
Conception du journal et choix des visuels : Danièle Duteil
Conception graphique : Meriem Fresson
Mise en page : Danièle Duteil
Ajustements : Michel Duteil


20 Juillet 2020
vieux pommier ~
une feuille grignotée
chute dans mon carnet